

0761.1209

MARTHE FIEL

# CŒURS DANS L'ATTENTE



2 F<sup>rs</sup>

COLLECTION FAMA

94, Rue d'Alésia

PARIS XIV<sup>e</sup>



MARTE FIEL CŒURS DANS L'ATTENTE

# LA COLLECTION "FAMA"

BIBLIOTHÈQUE RÊVÉE DE LA FEMME ET DE LA  
JEUNE FILLE PAR LE CHOIX DE SES AUTEURS

.....

*Chaque Jeudi, un volume nouveau, en vente partout :*

**2 francs**

*Abonnement d'un an :*

France et Colonies .....	80 fr.
Etranger (Tarif réduit) ..	90 fr.
Etranger (Autres pays) .....	100 fr.

---

## PATRON JOURNAL

PARAIT TOUS LES MOIS

**Le Numéro : 2 fr. 50**

Les numéros de Mars et Septembre : 7 fr. 50

*(Ces deux numéros, très importants, donnent  
toutes les nouveautés de début de saison)*

.....

TARIF DES ABONNEMENTS

France et Colonies... UN AN : 30 fr.

PRIMES AUX ABONNÉES

---

Société d'Éditions, Publications et Industries Annexes

94, Rue d'Alésia, PARIS (XIV<sup>e</sup>)

c 90897

**CŒURS DANS L'ATTENTE**



C90897

MARTHE FIEL

---

CŒURS  
DANS L'ATTENTE



ROMAN



SOCIÉTÉ D'ÉDITIONS  
PUBLICATIONS ET INDUSTRIES ANNEXES  
ANC<sup>te</sup> LA MODE NATIONALE  
94, Rue d'Alésia, 94 — PARIS (XIV<sup>e</sup>)



# CŒURS DANS L'ATTENTE

---

## CHAPITRE PREMIER

Lydia, seule dans la haute salle gothique, se leva de son siège, jeta son livre et murmura :

« Pourquoi ai-je besoin d'aimer ? »

Elle passa la main sur ses yeux, comme si elle cachait une vision qui l'importunait, et se rassit, songeuse.

Une porte de la salle s'ouvrit bruyamment et Reine entra.

Sa sœur s'écria en voyant un chien qui la suivait :

— Comment ! tu rapportes encore un perdu ?

— Fallait-il le laisser mourir dans un fossé ?

— Tu nous attireras des désagréments quelque jour.

— Pourquoi donc ? Je signale ma trouvaille, et si les maîtres de ces animaux veulent venir chercher leur bien, ils le peuvent. Cela nous créera une distraction dont nous avons grand besoin.

— Oui, mais maintenant, nous aurons trois chiens à nourrir.

— Même pas un pour chacune. Du moment que nous n'avons ni père, ni mère, ni frère, ni mari,

ni valet, il nous faut bien des défenseurs. Allons, Lydia, abandonne tes façons de princesse, et examine cet animal. Il a tout pour te plaire : finesse, poils soyeux, regard hautain... C'est un aristocrate. Il a dédaigné mon morceau de pain, mais il a croqué mon morceau de sucre.

Lydia avait rougi en entendant sa sœur vanter la beauté du chien, mais Reine ne s'en aperçut pas.

— Tu ne sais pas où est Rosa ? demanda-t-elle.

— Je la croyais avec toi, répondit Lydia dont le visage avait repris sa pâleur rosée.

— Alors, elle est sur son belvédère, pour annoncer la première l'arrivée de l'inconnu.

— Vous êtes des enfants !

— Tu sais quand on a vingt-deux ans, c'est encore l'âge des illusions et de l'attente...

Elle siffla son chien, qui, le museau au sol, flairait les mosaïques.

— Ici, Trouvé !

— Il s'appelle Trouvé ?

— N'est-ce pas bien ?

— C'est évidemment beaucoup mieux que de t'entendre siffler.

— Merci, princesse. Je cours rejoindre Rosa.

Moitié courant, moitié dansant, elle gagna la porte. Elle enfila des corridors. Au fond de l'un, elle avisa une entrée dissimulée dans une boiserie. Au bas de l'escalier en spirale, elle cria :

— Rosa, es-tu là-haut ?

— Ouiiiiii.

La jeune fille escalada les marches, suivie de Trouvé.

— Tu le vois venir ? interrogea Reine en riant.

— Rien... J'ai beau scruter les alentours, je ne vois rien de nouveau. L'horizon est couvert de bois sombres. Je ne distingue même pas une tourelle !

— Notre mariage est problématique, ma fille ! Tu juges : quatre cœurs sans fortune.

— C'est terrible Par moments, je désire un cataclysme qui nous pulvérise toutes les quatre !

— Tu n'es pas gaie, aujourd'hui ! Tu lis trop de romans.

— Heureusement que j'ai ce viatique. Toi, tu as tes animaux, Jeanne a sa cuisine, et Lydia... Au fait, à quoi pense Lydia ? Elle a parfois un éclair dans les yeux qui m'intrigue, et d'autres fois, il me semble qu'elle prend une résolution subite qui m'effraie. A quoi veut-elle se résoudre ?

— Comme tu es psychologue ! Toujours l'influence de tes lectures. Lis moins et viens te promener avec moi.

— Merci ! J'ai les chemins en horreur. Je ne cherche qu'à m'en évader. Je guette l'auto qui dérapera et le blessé que j'amènerai ici. Je le soignerai, je l'entourerai de tant de soins, de....

— De tant de rêts, veux-tu dire !

— Si cela te plaît. Je le riverai à ma dévotion... mais les routes n'offrent jamais rien de sensationnel. Aucune auto ne reste en panne. nul cavalier n'est jeté par terre.

— Folle ! Tu restes encore ici pour surveiller les chemins ?

— Oui, encore un peu. C'est un nouveau chien ? ajouta-t-elle en caressant Trouvé.

— Oui.

— Où l'as-tu déniché ?

— Dans un champ. Il était recru de fatigue.

— Sans maître ?

— Hélas !

— Oui, hélas ! c'est le troisième que tu sauves ; mais ceux à qui ces bêtes appartiennent ne s'en soucient pas. Cependant celui-ci vaut la peine d'être réclamé, c'est un animal de race. Enfin, nous sommes oubliées de Dieu et des hommes.

— Dans tous les cas, ces braves animaux ne sont pas abandonnés, eux. Tu redescends, oui ou non ?

— C'est oui.

Les deux jeunes filles reprirent le colimaçon que formait l'escalier. La vieille demeure avait des allures de forteresse. Mais ses propriétaires successifs l'ayant remaniée, elle n'était plus qu'une bâtisse rectangulaire flanquée d'une tour. Elle était plantée sur une colline, avec, tout autour, une plaine vaste où le vent soufflait. Dans le lointain, des forêts de pins bleuâtres étendaient leur rideau mystérieux. L'endroit était sévère.

Les quatre jeunes filles ne connaissaient pas d'autre horizon. Leurs parents étaient morts dans un accident d'auto, quatorze ans auparavant. Sans famille proche, personne n'avait revendiqué la tâche de s'occuper des orphelines.

Jusqu'alors, un vieux ménage de domestiques les avait servies, sans gages, car leurs revenus, très modestes, ne leur permettaient aucun superflu. Les malheureuses petites avaient vécu isolées, sous la garde de leur servante âgée. Il leur semblait avoir connu leurs parents dans un rêve et elles en parlaient rarement, mais chacune, par devers soi, ressentait cruellement cette absence.

Lydia surtout, qui comptait treize années à l'époque de cette catastrophe, regrettait affreusement de n'avoir pu causer avec sa mère. Elle aurait voulu une masse de souvenirs, mais elle se rappelait seulement ses heures d'études qui n'étaient pas toujours agréables. Le père et la mère se relayaient pour enseigner leurs filles et c'étaient ces rudiments que l'aînée avait transmis tant bien que mal à ses cadettes.

Quand on leur avait appris que leurs parents étaient morts, elles avaient d'abord senti une hébétude absolue, ne comprenant pas ce que ce vide serait. A mesure que les années coulaient, il se creusait davantage, et elles mesuraient tous les dangers qui les menaçaient. Le plus terrible selon elles, était

la solitude complète dans une demeure vétuste au milieu d'un paysage sans gaieté.

La propriété était éloignée de quatre kilomètres du village le plus proche. C'est là que les jeunes filles se rendaient à la messe. Mais ce village était desservi par un prêtre qui habitait assez loin de leur demeure, de sorte qu'elles n'avaient même pas la ressource de cette relation qui eût pu leur être d'une grande utilité ! A la mort des deux vieux serviteurs, survenue à quatre ans de là, elles avaient eu beaucoup de mal à se remettre. Elles comprenaient mieux de jour en jour ce que ces humbles gens étaient pour elles. Les deux pauvres vieux, accoutumés à vivre ensemble, n'avaient pu se séparer dans la mort, et s'étaient suivis au paradis à quelques jours d'intervalle.

Cela avait été dans la maison une lugubre diversion et si les quatre malheureuses n'eussent été secourues par la servante de leur pasteur, c'eût été pour elles la plus lamentable des circonstances.

Puis la vie reprit un nouveau cours.

Un notaire leur servait leurs maigres revenus, mais elles ne le connaissaient pas. Il envoyait les sommes dues, par la poste. Les jeunes filles déplo- raient leur isolement. Elles ne voyageaient pas, faute de moyens, et souffraient de ne pas savoir ce qui se passait au-delà de la portée de leur vue.

Lydia ne s'épanchait pas beaucoup. Son cœur, pourtant était avide d'expansion. Nature ardente, elle se contenait. Elle était chargée du soin de la demeure, et Rosa l'y aidait. Quand il s'agissait de travaux extraordinaires, toutes les quatre s'y dévouaient.

Jeanne, la seconde, était plus spécialement affectée à la cuisine. Elle se levait la première et quand ses trois sœurs arrivaient, elle s'affairait devant le feu où le déjeuner du matin attendait. Elle était la philosophe de la maison. La condition où elle était

née la laissait indifférente et, quand les jumelles maugréaient contre leur sort, elle disait :

— Il y en a de plus malheureuses. Ne vous plaignez pas. Vous avez un toit à vous, des légumes dans le jardin, et une basse-cour fournie.

Reine, elle, se spécialisait dans l'élevage. Elle y réussissait étonnamment. Elle nourrissait volailles et lapins, et s'occupait du cheval qui les traînait à Toul où elles s'approvisionnaient. Cette course avait lieu au moins une fois par mois. C'était une vraie fête pour chacune.

Jeanne n'accompagnait pas souvent ses sœurs. Elle se contentait de leur donner ses commissions en leur recommandant l'économie. Aussi les jeunes filles, si elles stationnaient devant les étalages, entraient-elles rarement dans les magasins. Elles savaient que le strict nécessaire seul leur était permis.

Reine vendait ses volailles et ses lapins à une marchande qui les attendait toujours.

Lydia n'assistait jamais à ce commerce. Elle déplorait que mesdemoiselles de Saint-Ande dussent se livrer à de semblables trafics. Tout le sang de ses aïeux se révoltait à cette pensée, mais il fallait vivre.

Rosa ne pensait qu'aux robes et elle passait et repassait devant les vitrines afin de s'imprégner de quelques modèles qu'elle copiait de mémoire pour elle et ses sœurs. Elle y déployait une grande habileté.

Au bout du temps révolu, les trois sœurs se retrouvaient près de la voiture, remise dans une cour d'hôtel. Rosa, volubile, parlait d'un costume tailleur facile à réussir. Reine se félicitait tout haut de la bonne vente qu'elle avait réussie, mais Lydia avec un air souriant et lointain gardait pour soi les remarques qu'elle avait faites.

Quand elle rentrait, elle disait à Jeanne :

— J'ai acheté la vaseline chez le pharmacien, la

cannelle chez l'épicier, la colle chez le droguiste.

Nul autre commentaire. Pourtant le cœur de Lydia était enchanté. C'était une jeune fille brune, mince, élancée, aux doux yeux noirs. Il passait dans son regard des flammes rapides que recouvraient prestement les paupières. Sa distinction était parfaite, et on la prenait en pitié en songeant à la pauvre vie qu'elle menait encore à vingt-sept ans.

Dans ses rêves, elle imaginait le prince qui la ravirait à cette monotonie. Elle se défendait de l'attendre, elle qui blâmait ses sœurs. Souvent, elle pleurait dans la solitude de sa chambre, et cependant, elle se montrait toujours souriante.

Jeanne était la lorraine blonde. Ses yeux bleus et ses cheveux mousseux, son corps bien planté faisaient plaisir à contempler. Elle prétendait ne jamais se marier. Elle croyait aimer l'indépendance par-dessus tout. Cependant, elle trouvait la demeure vide et aurait voulu y voir des enfants, mais elle se taisait pour ne pas attrister ses sœurs.

Les jumelles voulaient à tout prix s'évader de la maison. Elles flottaient entre la résignation et la révolte. Elles finissaient par détester leur pays à l'encontre de Jeanne qui le jugeait incomparable.

Blondes toutes deux, fines, leurs yeux gris, leur peau blanche, leurs joues rosées, en faisaient de charmantes jeunes filles.

Toutes les quatre se présentaient bien, avec aisance. Les paysans, acheteurs ou vendeurs à qui elles s'adressaient pour les échanges de leurs produits, aimaient la manière simple, riieuse, familière ou fière de l'une ou de l'autre.

Ce matin-là, Reine annonça à Jeanne :

— J'ai dix lapins à vendre, quinze poulets, quatre canards et huit douzaines d'œufs.

— Ce sera une bonne somme ! s'exclama sa sœur admiratrice. Quel talent tu as pour les couvées !

— Ah ! si j'avais une couveuse artificielle.

— Trop cher, mon petit, trop cher !

— Oui, ce serait dur à amortir. Il vaut mieux se contenter de ce que l'on a.

— Nous ne sommes pas malheureuses...

— Non... mais sans dot.

Jeanne se tut. Le présent était bon, mais l'avenir ? Elles se complétaient, mais que l'une vint à manquer et tout l'édifice croulait.

— As-tu des courses ? demanda Reine.

— J'ai là une petite liste.

— Tu la donneras à Lydia.

— Elle t'accompagne ?

— Naturellement ; mais il faut que je fasse ferrer Phébus.

Reine quitta la cuisine où Jeanne épluchait des légumes et elle se rendit dans l'écurie. Elle était en culotte de cavalier, un ancien costume que portait son père et qu'elle avait relapé à son usage. Elle sauta en selle. Reine n'avait rien d'une élégante faisant son tour de Bois, mais son air crâne et réservé tout à la fois donnait une excellente impression. Un chien la suivait. Ce n'était pas Trouvé, mais Calibre.

Le cheval, qui avait quatorze ans, trottait sur la route. Il était tout jeune poulain à la mort de M. de Saint-Ande, et Reine ainsi que ses sœurs avaient tenu à le conserver, puisque leur père voulait l'élever. Ce n'était pas l'avis des vieux domestiques, mais les fillettes avaient tant pleuré que l'animal était resté. Plus tard, les serviteurs comprirent que c'était un bien ; on ne pouvait rester sans véhicule.

Reine se tenait bien en selle et elle aimait l'air de septembre qui fouettait son visage. Le soleil projetait des rayons obliques et les ombres des moindres choses s'allongeaient. Elle se sentait heureuse de vivre, et elle trouva le chemin court. Elle venait de franchir quatre kilomètres quand elle arriva chez le maréchal-ferrant.

Elle sauta de cheval et s'encadra dans la porte de la forge en s'écriant :

— Salut, maître Sabas !

— Ah ! salut, mamzelle Reine ! qu'y-a-t-il pour vot' service ?

— Mon cheval a été mal ferré, il faut recommencer ; j'ai replanté deux clous à ma façon, mais cela ne tiendra pas longtemps.

— Vous êtes une fine ouvrière, pourtant !

Il regarda le fer, puis il continua :

— Et vous vous y connaissez en bestioles. Y paraît que vous en apportez au marché !

La jeune fille rougissait sous la joie. Elle répondit de son air franc et fier :

— Oui, je ne réussis pas mal...

— Y ne sera pas volé celui qui vous aura !

L'ombre envahit le visage de Reine.

Le maréchal continua :

— J'en connais un à qui vous plaisez fort ; il n'est pas de votre rang bien sûr, mais au jour d'aujourd'hui, fait-on attention au rang ? Il suffit qu'un homme ait de la conduite, qu'il ne soit point bête et qu'il aime sa femme. C'est-y pas vrai, mamzelle Reine ?

La jeune fille ne répondit pas.

— Il faut penser aux vieux jours. Vous ne serez pas toujours une belle jeunesse, et vous vous repentirez de n'avoir pas épousé un bon garçon. J'en connais un, que je vous répète. Y n'pense qu'à vous et n'en dort quasi plus. Faut-il vous le nommer ?

Reine fit un grand effort pour rester rieuse et elle prononça sans trop de difficulté, et pour être polie :

— Vous le pouvez, cela n'engage à rien.

— Eh ! c'est mon fiou.

La jeune fille pâlit. Maintenant elle regrettait d'avoir demandé le nom. Elle était humiliée et ne sa-

vait que répondre. Elle restait immobile, sérieuse maintenant.

— Eh ! je conçois que cela vous étonne, continua le maréchal, mon fieu n'est pas causant. Il sera bientôt, comme qui dirait chef d'entreprise. Il gagne bien et ne s'occupera pas de vos sous... Il sait que vous n'en avez guère.

— Ferrez mon cheval, maître Sabas !

— Vous n'êtes point offensée ?... ce serait de l'injure pour nous qui sommes de braves gens. Mon fieu montre du cœur et peut-être bien que vous ne vous en seriez pas douté, si je n'y avais pas mis ma langue.

— Je ne connais pas votre fils.

— Ben... y vient presque chaque dimanche... Si vous veniez faire un tour sur votre cheval comme en promenade, vous le verriez.

Reine ne répondit pas.

Maître Sabas ferra tout en parlant. Ses bras nus et poilus s'éclairaient de la flamme de la forge. Des étincelles jaillissaient autour de lui. Dans une gerbe de feu, sa figure ressortit rouge, suante. Sa mâchoire carrée de lorrain, ses yeux rapetissés encore par la chaleur et la lumière aveuglante, s'ouvraient à peine sous son front noirci.

« Et ce serait mon beau-père ! pensa Reine. Je vivrais dans ce décor, quand je viendrais conduire les petits-enfants du forgeron à leur grand-père ! »

L'ascendance fermentait en elle. Dans la vieille demeure, les besognes grossières s'ennoblissaient par la pensée du passé. Abolir ce passé, changer de caste, mille fois non.

Elle remonta sur son cheval, sans vouloir être aidée par le maréchal-ferrant. Le sourire qu'elle donna en guise de salut lui coûta un gros effort, et elle s'éloigna au pas, redressée sur sa bête, comme elle ne l'avait jamais été.

« Un peu fiérote, murmura maître Sabas, en

l'admirant, mais cela lui passera. Mon fleu la mètera. Il n'est pas bète, le gaillard, et il gagne ses vingt mille francs par an ; elle sera à l'aise dans son petit ménage ; deux amoureux n'ont pas besoin de grand'chose... »

Le brave homme ne doutait pas de l'acceptation de la jeune fille. Il pensait sans trop de peine qu'elle pouvait éprouver quelque étonnement de se voir sollicitée en mariage par son fils, mais il estimait que ce dernier franchissait à grande allure tous les échelons de l'échelle sociale. Il ne possédait aucune idée nette des différents degrés.

Maître Sabas était satisfait. Son fils unique se marierait à son goût. Naturellement, il se trouvait à la ronde des filles de fermiers qui n'auraient pas mieux demandé que de quitter leur ferme pour un coquet appartement de ville, mais Marcel Sabas voulait se détacher définitivement de la plèbe.

Son père l'approuvait pleinement. Pour entrer dans la bourgeoisie, il fallait faire un sacrifice, et Marcel y consentait en épousant une fille sans fortune. Maître Sabas pensait que les quatre descendantes de Saint-Ande, démunies de parents et de secours, seraient bien heureuses de savoir qu'une des leurs serait casée.

« Elle y viendra », songeait-il, « et j'ai bien agi en lui parlant. Il ne faut pas laisser pousser trop haut la jeunesse, sans quoi la réflexion s'en mêle. A vingt-deux ans, on est flattée d'être choisie par un beau jeune homme auquel son père laissera une cinquantaine de mille francs. »

Une gerbe d'étincelantes et minuscules étoiles vola dans tous les sens, tellement le marteau de maître Sabas tapait nerveusement sur l'enclume. Or, Reine de Saint-Ande n'était pas flattée du tout.

A mesure qu'elle se rapprochait de la maison, une révolte grondait dans son àme. Le rouge de l'indignation lui montait au visage.

Reine, familiarisée avec les manières frustes des paysans et ouvriers que les nécessités de la maison l'obligeaient à fréquenter, s'apercevait aujourd'hui qu'un obstacle infranchissable la séparait d'eux, par leurs façons de parler, de comprendre et de vivre.

Son esprit en tumulte ne s'était pas calmé quand elle arriva devant la demeure. Cependant, elle put conduire son cheval à l'écurie, le panser et lui donner son picotin d'avoine.

Enfin, elle entra chez elle et trouva ses sœurs dans l'office. Elles s'occupaient de la conserve de tomates.

Reine s'avança sur le seuil en s'écriant :

— Nous sommes déshonorées !...

Jeanne regarda sa sœur avec étonnement. Lydia eut une exclamation et pâlit.

Quant à Rosa, se levant d'un bond qui renversa sa chaise, elle clama, effrayée :

— Que t'est-il arrivé ?

Reine répliqua d'un ton désespéré :

— Maître Sabas m'a demandée en mariage pour son fils !

Jeanne partit d'un rire si gai que Reine reconquit son aplomb.

Rosa s'écria :

— Quel toupet !

Lydia dit tranquillement :

— Toute sollicitation sérieuse n'est pas une honte, mais une preuve d'estime.

— Comment ! tu m'encouragerais, toi, l'aînée ? hurla Reine prise de fureur autant que de surprise.

— Je n'ai pas la prétention de t'encourager, mais je m'élève contre le terme de déshonneur que tu as employé.

— Tu me rassures ! j'ai eu peur que tu ne me conseilles cette union ; nous sommes des Saint-Ande et nous valons mieux.

— Certainement ; mais il faudra cependant faire abstraction de notre noblesse s'il se présentait un

parti sortable, fût-il de petite naissance et médiocre.

Un silence tomba. Les quatre jeunes filles éprouvèrent le malaise qui suit la découverte d'une réalité quelque peu cruelle. Les fronts baissés, les mains machinalement occupées, elles ne savaient que dire.

Lydia reprit :

— Nous pouvons élever un être d'exception jusqu'à nous, pour peu qu'il le veuille et soit intelligent.

— Je ne sais pas si Marcel Sabas est intelligent, s'écria Reine, mais je ne me vois pas assise dans la cuisine de maîtresse Sabas, en train de déguster le pain et le sel.

Jeanne dit :

— C'est bien ennuyeux quand on a le désir de se marier ! Quelle complication ! Cependant, je suis comme Lydia, je ne vois aucune offense. J'aurais pris les avances du père Sabas avec gaieté, ce n'est pas la peine de se tourmenter pour si peu de chose.

— Moi, j'en suis honteuse et exaspérée ! s'écria Reine qui prenait difficilement son parti de cette aventure.

— Calme-toi, dit Lydia.

— Cela me gêne... Que répondrai-je à maître Sabas ?

— Comment ! tu as laissé cette affaire en suspens ?

— Dame ! j'étais stupide de saisissement.

— C'est un comble ! s'exclama Jeanne.

— Je ne puis plus aller chez ce maréchal-ferrant !

— C'est terrible ! s'écria Rosa, nous serons brouillées avec tout le monde, si nous nous créons un ennemi dans le pays.

— A quoi nous sert notre naissance, s'écria Reine, si nous n'avons pas la fortune pour soutenir ce rang ?

Lydia ne protesta plus. Sa sœur disait vrai.

Leur esprit ne subissait pas la marche descendante que la nécessité imposait à leurs conditions d'existence. Alors que le corps se ployait à mille besognes mercenaires, l'atavisme dans un coin de leur âme tenait bon par de multiples racines.

La finesse des éducations successives avait formé leur jugement, façonné leurs manières, et si elles supportaient le langage familier et les habitudes frustes, elles n'en usaient pas à cause d'un secret instinct qui les prémunissait.

A travers les travaux culinaires de Jeanne, comme parmi les soucis que comportait la tâche de Reine, les jeunes filles restaient sans vulgarité. De même, lorsque Lydia et Rosa s'évertuaient en leurs besognes de femmes de chambre, leurs gestes s'imprégnaient d'harmonie et d'une certaine réserve qui les laissaient ce qu'elles étaient : les châtelaines de Saint-Ande.

Lydia reprit d'une voix musicale :

— Il s'agirait de ne pas se tromper. Ne pas prendre le premier venu pour un être assimilable. Il doit exister des jeunes gens qui ne demandent qu'à s'élever et qui sont nobles de cœur. Comment conquiert-on la noblesse ? Par des actes.

— Ah ! je suis sûre que Marcel Sabas n'est pas de ceux-là ! s'écria Reine.

— Nous ne le savons pas, murmura Lydia.

— Je ne chercherai pas à le savoir ! Et dire qu'il faudra que je réponde à ce père !

— Je ferai la corvée... proposa l'aînée.

## CHAPITRE II

— Que nous caches-tu, Lydia ?

Rosa interrogeait sa sœur.

Depuis l'avant-veille, jour où Reine avait annoncé la requête de maître Sabas, Lydia restait préoccupée.

Quand elle parlait, c'était pour plaider la cause, non de Marcel Sabas, mais de ces jeunes hommes au cœur timide dont l'éducation était à compléter. La question de Rosa amena une rougeur sur ses joues.

Elle murmura :

— Je vous cache quelque chose, moi ?

— Oui, ne dissimule pas.

— Tu te trompes, Rosa.

— Non, non.

Un silence plana.

— D'ailleurs, nous te trouvons changée, et nous ne savons pas pourquoi.

— De quel droit cette enquête sur moi ?

— Parce que tu es l'aînée, et quand nous te devinons lointaine, notre vaillance diminue.

Lydia contempla sa cadette et elle dit avec fermeté :

— Sois tranquille, je reste la même, conservez votre énergie.

Rosa se tut pendant quelques secondes, mais sa nature ne lui permettait pas de garder un doute dans son âme et elle insista :

— On dirait que tu pousses Reine à se marier avec ce Marcel Sabas.

— Non ! interrompit violemment Lydia, ne m'accuse pas de cela ! Si un mariage semblable avait lieu, il faudrait que Reine fût éprise et y apportât un grand amour. Une tendresse aveugle pourrait seule illuminer cette mésalliance.

Lydia semblait parler pour elle. Son regard devenait fixe et elle regardait sans les voir, les choses autour d'elle.

Elle continua :

— La jeune épouse aurait besoin de beaucoup de courage pour refaire toute une éducation, et surtout pour que le mari comprenne que le point où elle veut l'amener sera pour lui le début de toute une autre existence. S'il n'est pas intelligent, il s'entê-

tera dans son passé et toute tentative serait vaine. Mais s'il pouvait effacer ses années frustes et reconnaître l'élégance d'une vie plus raffinée, ce serait un triomphe et une bonne œuvre pour celle qui tenterait cette tâche.

— Voudrais-tu donc essayer ? murmura anxieusement Rosa.

Lydia ne parla pas tout de suite. Elle ferma les yeux, comme si elle scrutait sa pensée, puis enfin elle répondit, non à la question de sa sœur, mais à une réflexion qui venait de lui être suggérée :

— Etre aimée ainsi, ce serait beau.

Rosa se dressa, violente, devant Lydia :

— Tu ne penses donc qu'à l'amour ?

Tressillante, son aînée répliqua, le feu aux joues :

— Ne peut-on soulever des problèmes généraux, et chaque idée lancée est-elle votre propre cas ?

Son regard devenait dur et brillant. Hautaine, elle écrasait sa sœur de tout son dédain. Vaincue, Rosa pencha la tête en murmurant :

— Je ne sais plus...

Une perturbation régnait dans les âmes depuis que maître Sabas avait fait allusion à l'espoir de son fils.

Si Lydia souriait en procédant aux nettoyages ménagers, elle n'en portait pas moins une blessure, qu'elle essayait de cicatriser en en appelant aux sentiments les plus magnifiques d'humilité. Si Jeanne cuisinait avec ardeur et complimentait Reine sur la beauté de ses élevages, elle voyait dans ce labeur ininterrompu une obligation dont elle craignait de ne plus sortir. Le mépris lui venait de ses mains abîmées par un épluchage constant, de ses joues brûlantes du feu du fourneau, de ses vêtements maculés.

A vrai dire, ces sentiments ne persistaient pas en elle. Sa philosophie sereine reprenait vite le dessus, mais elle ne pouvait s'empêcher de plaindre Reine que l'on appelait à un pareil esclavage.

Reine se trouvait très malheureuse en se devinant la cause de ces déchirements intérieurs. Rosa, plus véhémement, lançait des paroles qui atteignaient leur but. Quand elle frottait un meuble elle jetait son torchon en l'air, en s'écriant :

— Est-ce que ce servage durera longtemps ?

Les jeunes filles découvraient en elles toute la puissance de leur race.

Cependant aucune ne pesait sur la décision de Reine. Elle était libre.

Si Lydia manifestait des sentiments qui étonnaient ses sœurs, c'est qu'elle était une rêveuse malgré son calme si raisonnable.

Alors qu'elle effectuait ses courses, elle avait rencontré, chez le droguiste, un jeune homme beau comme le jour. Il était caissier dans ce magasin. Lydia, d'abord, n'avait nullement prêté attention à celui qui la regardait avec insistance. Il avait fallu la continuité de cette contemplation, l'expression lumineuse de ce visage à son approche, pour qu'elle comprît.

L'âme de la jeune fille était pétrie d'illusions. Elle se souvenait de l'union de son père et de sa mère, qui était toute d'harmonie. Les réalités ne l'avaient pas effleurée et elle croyait à un amour élevé. Gaston Driart était vraiment beau et comment ne pas croire à une âme idéale dans une semblable enveloppe ?

Une émotion envahissait maintenant la jeune fille quand elle entrait dans cette boutique. Elle se disait durant le trajet : « Je n'irai pas chez ce commerçant, ma conduite est ridicule. » Mais une curiosité l'y poussait et elle s'excusait en pensant qu'elle voulait s'assurer si « cela continuait ». C'était très féminin.

Elle n'avait nullement songé au mariage, elle subissait tout simplement la douceur de se savoir attendue. Elle se sentait envahie d'une joie fière

quand, après avoir aperçu le visage anxieux qui la guettait, elle surprenait tout l'amour qui flambait dans ces traits de noblesse.

Se pouvait-il qu'un tel homme fût astreint à séjourner derrière cette caisse grillagée ? Son imagination aidant, elle revêtait cet inconnu d'un romanesque destin. Il descendait d'une grande famille et se sacrifiait à une mère veuve ou à une sœur infirme.

Lydia le parait de qualités superbes, et s'attendrissait sur le sort de celui qu'elle ne connaissait pas. Elle n'avait pas encore pu parler de ces choses à ses sœurs. L'aveu s'arrêtait dans sa gorge. Elles auraient ri sans doute, et elle ne voulait pas qu'on déflorât son roman.

Quand Reine avait avoué la demande en mariage, formulée par maître Sabas, un mouvement de joie lui avait échappé. Elle pourrait au moins développer ses idées et les introduire dans l'esprit de ses sœurs. Elle ne comparait nullement Gaston Driart à Marcel Sabas et ne pensait pas que sa sœur pût l'épouser ; mais cet incident provoquait une fissure dans l'édifice des traditions.

Lydia n'avait jamais parlé au jeune homme, et, si elle savait son nom, c'était pour avoir entendu un des commis le nommer.

Le cœur de Lydia demandait de la tendresse et inclinait aussi à une œuvre de perfectionnement pour soi et celui qu'elle épouserait. De plus, elle trouvait qu'un maître ne serait pas de trop pour gérer leur maigre bien. Que pouvaient quatre femmes sans expérience ?

L'occasion de causer avec Gaston Driart lui vint brusquement.

Un après-midi, Reine dut aller à Toul afin de chercher un outil indispensable pour le jardin et que l'ouvrier-jardinier avait cassé. Pendant que Reine allait à ses affaires, Lydia se dirigea vers une blan-

chisserie où elle voulait demander une adresse pour de vieilles dentelles.

Elle et ses sœurs s'étaient résolues à faire quelque argent de ces pièces de famille, dont quelques-unes remontaient à des temps si anciens qu'elles craignaient de les voir tomber en poussière. Jamais encore elles n'avaient rien vendu, tenant à leur argenterie, à leurs bijoux. Mais pour les dentelles, leur profusion était telle que le quart conservé était encore suffisant.

Peu de temps après, Lydia sortit de cette blanchisserie située à l'extrémité d'une allée d'arbres. Elle en revenait, munie de l'adresse d'une cliente riche, à laquelle on lui avait affirmé qu'elle pourrait écrire. Elle était toute contente de sa mission dont elle espérait le succès, et elle marchait allègrement, jouissant pleinement de la belle journée de cette fin de septembre.

Tout à coup, elle se trouva en face de Gaston Driart. Dans sa surprise, elle crut que son cœur allait cesser de battre. Le jeune homme s'arrêta devant elle, ému, lui aussi.

— Mademoiselle... balbutia-t-il.

— Monsieur... vous... vous promenez ? articula Lydia non sans peine.

Elle reprit rapidement pourtant son aisance habituelle et elle ajouta.

— Le temps est délicieux aujourd'hui.

— Oui, répondit Driart, on aimerait avoir des loisirs pour en profiter davantage.

Maintenant, Lydia était heureuse. Sa présence d'esprit lui revenait entière. Elle pouvait analyser. Sa première impression fut que Gaston Driart était aussi beau dans la rue qu'à sa caisse. Les yeux longs et bleu foncé, les cils noirs, les cheveux châtons, la moustache à peine visible, la haute taille, tout cet ensemble le rendait sympathique autant qu'élégant.

Tout naturellement, le jeune homme rebroussa chemin et marcha à son côté :

— Vous venez à la ville chaque jour de marché seulement ?

— Oui.

— C'est ce qui me semblait parce que je ne vous vois jamais les autres jours.

Lydia savoura cette phrase qui lui indiquait que M. Driart pensait à elle, puisqu'il la cherchait dans les rues. Elle voulut savoir quelque chose de lui et demanda bravement :

— Vous avez vos parents ?

— Oui, tous les deux.

— Ils habitent ici ?

— Oui.

Il y eut un silence, puis le jeune homme dit :

— Vous êtes sans doute ouvrière en couture ?

Lydia tressaillit et, dans sa surprise, elle ne répondit pas. Driart poursuivit :

— Je l'ai deviné à vos vêtements ; ils vous vont très bien, on voit que vous êtes de la partie. J'aime les femmes qui sont bien habillées, puis, la couture cela rapporte

La jeune fille éprouva un choc au cœur. Il voulait épouser une femme qui travaillerait ! Il continua naïvement :

— J'ai bien deviné que nous nous entendrions, et ce sera une bonne affaire pour tous les deux ; mon emploi me rapporte un millier de francs par mois et le vôtre, sans doute autant, peut-être un peu moins, mais cela ne fait rien. Ah ! on peut dire que « j'ai tombé » sur un bon numéro.

Lydia devenait toute pâle en entendant ces paroles. Tout à coup, la vie lui parut stupide et pleine d'embûches.

Ce beau jeune homme se révélait vulgaire et utilitaire sous ses dehors séduisants. Sa brutalité d'homme non affiné lui faisait mal, et dans son

cœur, un déchirement se produisait et se creusait.

Elle perdit subitement tout espoir de perfectionnement et elle taxa son rêve d'utopie. Leurs races étaient trop dissemblables.

Toute prête à pleurer, elle pouvait à peine parler, mais son compagnon s'imposait en bavard. Il enfilait les périodes et accumulait les fautes de langage ainsi qu'un être qui n'a jamais lu, ni rien retenu.

Lydia mesura l'abîme qui les séparait. Était-elle donc d'esprit si affiné pour que cet entretien tellement attendu lui fit l'effet d'une tragédie où croulaient ses rêves ? Ne voulant pas encore admettre cette désillusion, elle essaya de la pallier en continuant son interrogatoire.

— Que font vos parents ?

— Papa est veilleur de nuit dans une usine maintenant qu'il est vieux, mais quand il s'est marié, il était comptable. Il a épousé une demoiselle, la fille de l'adjoint ; elle avait quelque argent, et comme mon père était beau, elle l'a voulu à tout prix.

Gaston Driart s'interrompt pour rire d'une manière insolente et pleine de fatuité. Lydia eut un frisson.

Il continua :

— Ils se sont mariés, mais maman trouvait que son époux n'était pas ce qu'elle croyait. Papa était taquin et il se plaisait à la contrarier. Elle en a eu un grand chagrin et pleurait tout le temps. Alors papa est allé avec des copains et dame ! il revenait un peu gai. On l'a renvoyé de sa place de comptable et il a bricolé. Maman se consolait avec moi, mais j'ai eu tout de suite les idées de papa. Je n'aime pas les façons. Je ne me marierai pas avec une femme de la haute, ça, non...

Lydia écoutait, pâle comme un cierge. Elle retenait à grand-peine le tremblement qui l'agitait, et revivait le martyre de la mère de Driart.

Lydia évoqua les souffrances et les déceptions

dont elle avait pâti, commencées avec le père et continuées par le fils. Lydia voyait qu'elle-même ferait fausse route.

Un silence dura entre eux, un de ces silences qui rassemble les paroles par lesquelles une destinée s'oriente.

Elle reprit son sang-froid, et, d'une voix ferme, elle prononça :

— Je ne suis pas une couturière, mais la fille du comte de Saint-Ande. Adieu, monsieur.

Elle tourna les talons, laissant le jeune homme stupéfait.

Elle revint au lieu de rendez-vous donné par Reine. Son âme était dévastée. Son cœur saignait. Elle arriva avant sa sœur ce qui lui permit de remettre de l'ordre dans ses pensées.

Un effroi la parcourait. Elle se sentait seule au monde avec ses aspirations.

Trouverait-elle jamais celui qu'elle eût aimé ? celui qui, en une violence douce, emporterait son cœur ? celui qui, par son âme semblable à la sienne, posséderait le goût du bien ? Elle frissonnait d'épouvante, en songeant qu'elle aurait pu se lier pour une vie entière.

Cette beauté qu'elle admirait n'était qu'une apparence vaine. Ce front uni, marqué de noblesse, ne recélait que des sentiments mesquins et intéressés.

Son imagination désorientée ne pouvait concevoir une telle différence entre l'illusion et la réalité.

Elle vit Reine qui arrivait. Elle composa son visage pour ne pas inquiéter sa cadette.

Quittant le banc où elle l'attendait, elle s'empressa au-devant d'elle.

— Tu as terminé tes courses comme tu le voulais, Reine ?

— Oui, je suis très contente...

Lydia remarqua le visage épanoui de sa sœur.

— La cause ?

— Une commande importante de quetches à un fort bon prix.

— Tant mieux !

— Nous n'aurons pas besoin de toucher à nos prochains revenus.

— C'est un miracle !

Gaiement, les deux sœurs remontèrent dans leur voiture et la première partie du trajet se fit sans échange de paroles.

Quelques centaines de mètres avant de parvenir à destination, Reine demanda :

— Quand iras-tu donner ma réponse à maître Sabas ?

Lydia tressaillit. Le courage lui manqua pour cette exécution. Elle venait d'être trop durement secouée pour affronter la mauvaise humeur de Sabas.

Elle répondit doucement :

— J'ai réfléchi, Reine. Je crois que ce serait mieux si tu portais cette réponse toi-même.

— Oh !

— Maître Sabas te juge une personne raisonnable puisqu'il t'a parlé. Je ne voudrais pas avoir l'air de peser sur ta volonté. Il pourrait me dire : « Cela ne vous regarde pas, mademoiselle, c'est à votre sœur que j'ai affaire et non pas à vous. » Les paysans sont pointilleux parce qu'ils ne réfléchissent pas comme nous.

Reine qui s'était contenue, éclata :

— Comment ! tu vas me laisser cette corvée après m'avoir promis de t'en occuper ! Je n'aurais pas cru que tu reviendrais sur ta parole. Que vais-je raconter à cet homme ?

Reine fouetta son cheval sans penser à son geste. Phébus galopa et Reine eut peur qu'il ne s'emballât. Elle ne prêta attention qu'à lui, pendant quelques instants, mais sitôt qu'il fut calmé, elle s'écria :

— Je n'ai pas mérité d'être ainsi tourmentée, comment me défendrai-je ?

— Ce sera fort simple.

— On voit que tu n'es pas en cause !

Lydia mordit ses lèvres. Elle venait d'être sérieusement atteinte pour sa part. Cependant elle dit avec calme :

— Tu te forges une montagne de choses sans importance. Tu remercieras Sabas de sa pensée et tu lui feras entendre que tu n'es pas encore décidée à te marier.

— Et s'il m'insinue que son fils m'attendra ?

— Tu lui feras sentir que ce serait inutile.

— Quelle histoire ! s'écria Reine, de nouveau prise de colère. Et quand je pense que c'est le maréchal-ferrant le plus proche !... on ne peut s'en passer !... je ne sais pas forger, moi !

— Ce n'est pas de chance...

Et de son côté, Lydia pensait qu'elle se rendait toujours chez le même droguiste et qu'elle serait obligée d'en changer.

Son cœur était lourd, non qu'elle regrettât le prétendu, mais elle perdait l'espoir de s'évader de l'enlèvement où elles s'enfonçaient toutes les quatre.

Cette inquiétude donnait un aspect tourmenté à sa physionomie et Reine le remarqua :

— C'est mon prétendant qui te rend mélancolique ?

— Oh ! non.

— Pourquoi ces traits presque douloureux ?

— J'ai eu une aventure, moi aussi !

— Toi... une aventure !

Stupéfaite, elle regardait sa sœur, ne sachant pas si elle plaisantait.

Lydia reprit :

— L'aventure a mal tourné.

— Tu as du chagrin ?

— Non.

Reine ne répliqua pas. La jeune fille affectait de contempler attentivement les oreilles de son cheval.

Cependant les paroles de sa sœur la rembrunissaient.

— Tu nous raconteras l'aventure qui t'est survenue ? questionna-t-elle brusquement.

— Dès ce soir, parce qu'il nous faudra envisager des décisions.

— Comme tu es grave !

— Je réfléchis.

Le trajet s'acheva, ponctué seulement de phrases insignifiantes.

Le dîner se passa parfaitement, égayé par Jeanne qui avait l'esprit primesautier et qui accueillait les événements avec calme.

Après le repas, Lydia dit avec un peu de solennité :

— Mes sœurs, je vais vous entretenir d'un sujet qui nous concerne toutes.

Jeanne, alors, cessa d'être enjouée. Généralement, Lydia ne parlait qu'à bon escient.

— Il m'est arrivé ceci : j'ai remarqué l'employé d'une maison de commerce. Il est très beau. J'ai cru, à tort, que ses aspirations ressembleraient à son physique. Je me suis lourdement trompée. Ce jeune homme me regardait avec intérêt, et j'ai deviné en lui une tendresse naissante. J'ai rêvé. Je voyais bien qu'il n'était pas de notre niveau social, mais je croyais qu'une compréhension attentive l'élèverait rapidement. Pour la première fois de ma vie, je lui ai parlé aujourd'hui, et il m'est pénible d'avouer qu'il n'a pas répondu à mon attente. Ses sentiments se sont montrés franchement opposés à nos manières de sentir.

— Pauvre Lydia ! murmura Jeanne.

— Non, riposta l'ainée avec force. Je me suis instruite. J'ai appris ainsi que certains jeunes gens détestaient les femmes fines, distinguées, tendant à

s'élever. Il leur faut des serves pour tenir leur ménage.

— Oh ! oh ! s'écria Reine, tu as trouvé un maître Sabas.

— Oui... et si j'ai accueilli les ouvertures de Sabas avec indulgence, c'est que ma confiance n'avait pas encore été entamée. Ce soir, je ne parle plus de même. Pour que nous nous trouvions heureuses, il nous faut des êtres ayant reçu la même éducation que nous ou en ayant la prescience. Ne nous leurrons pas. S'il n'y a pas une étincelle de ce genre dans l'esprit de l'homme choisi, tous nos efforts se heurteront à sa suffisance, peut-être même à sa fatuité, et il traitera de prétentions ridicules nos « manières » qui ne sont autres que nos habitudes.

Lydia cessa de parler. Ses sœurs qui l'avaient écouté avec attention, s'écrièrent :

— Tu as raison.

— Notre vie sera plus dure, reprit-elle, parce que le cercle dans lequel nous évoluons se trouve restreint, et nous manquons ainsi de la certitude qui soutient. Cependant, il ne faut pas désespérer, il faut croire à la vie quand même... nous serons récompensées.

Si la première partie de ce que disait leur sœur avait légèrement assombri les fronts par sa réalité si juste, la dernière phrase avait ramené un sourire sur les visages.

Reine murmura :

— Il faudrait pourtant tenter quelque chose.

— Mais quoi ? soupira Rosa.

Lydia reprit tranquillement :

— Nous avons des caractères qui ressemblent à la terre dure de Lorraine. Nous avons l'habitude de l'austérité, de la patience et surtout de la ténacité. Nous savons que notre sol est lent, et nous ne comptons pas sur des récoltes rapides et abondantes. Nous prendrons donc exemple sur notre province et nous

ne prétendrons pas changer l'âme de ceux qui ne veulent pas changer. On ne peut se heurter au granit sans blessures. Il s'agit pour nous d'essayer de ne pas être malheureuses ; ne courons pas au-devant des risques, et ce sera déjà du bonheur.

La jeune fille regarda ses sœurs l'une après l'autre :

— Sommes-nous bien d'accord ?

— Tout à fait ! répondit Reine la première.

— J'ai un petit frisson d'angoisse, murmura Rosa, mais j'espère dans le miracle.

— Tu es sage, dit Jeanne à Lydia, et tu es prévoyante. Quel a été le résultat pratique de tes réflexions ?

Lydia hésita, se recueillit et répondit :

— J'ai pensé que, pour hâter l'imprévu, l'une de nous pourrait chercher une situation.

— Oh ! cria Rosa d'un ton désespéré, nous séparer ?

— Sera-ce bien utile ? demanda Jeanne.

— Je vous sou mets la question.

— Laquelle de nous partirait et que ferait-elle ? s'inquiéta Reine.

— Lectrice pour châtelaine âgée, ou gouvernante pour jeunes enfants.

— J'aime mieux mes dindons ! cria Reine.

— Et moi, mes casseroles ! avoua Jeanne, et pourtant, des enfants m'attireraient.

— Moi, je n'ai pas assez de patience, déclara Rosa. La douairière me deviendrait tout de suite antipathique et les jeunes enfants représenteraient pour moi, sans tarder, des sapajous insupportables.

— Il s'agirait de se plier aux besoins et aux circonstances, dit Lydia doucement. Quand on ambitionne une victoire on ne doit pas écouter ses répugnances, mais les écarter pour aller au but.

Rosa eut une moue, mais ne répliqua pas.

— Je vous ai exposé mon humiliation et ma dé-

convenue pour que vous compreniez plus clairement notre état d'âme. Nous sommes des jeunes filles saines et franches, nous sommes d'une race forte et nous ne craignons, ni la lutte, ni le travail. Toutes les quatre, nous désirons nous marier et nous aimons les enfants. Ce que je voudrais, en mon cœur, c'est que l'une de nous pût trouver un mari qui aimât notre terre ancestrale et y restât.

— Bravo ! interrompit Rosa. Tu parles d'or !

— Je vais commencer une neuvaine, dit Jeanne qui paraissait plus émue qu'elle ne voulait le montrer. Il y aura peut-être un imprévu au bout. Nous nous déciderons ensuite.

— C'est une excellente idée... approuvèrent ses sœurs.

— Et en attendant, je porterai ma réponse à maître Sabas. Depuis que Lydia nous a parlé avec tant de sagesse, j'ai tous les courages.

Les quatre sœurs se séparèrent pour aller à leurs occupations respectives.

### CHAPITRE III

A trois jours de là, Reine, résolue, partit pour la forge de maître Sabas. Elle montait son cheval, et portait une fleur à sa boutonnière.

L'affection confiante entre les quatre jeunes filles s'était resserrée. Leur élégance naturelle avait grandi et ce qu'elles faisaient auparavant avec une insouciance nonchalante devenait maintenant pour elles des rites qu'elles accomplissaient en vue d'un but supérieur.

Reine, tout en effectuant le trajet qui la séparait de la forge, pensait à Lydia dont la déception avait

dû être violente. Elle admirait le rebondissement qu'elle avait eu et qui servait à toutes.

Cependant, quand elle aperçut la fumée qui sortait de la cheminée du forgeron, un frémissement d'anxiété la parcourut.

La lutte commençait.

— Eh ! bonjour miamzelle ! lui cria gaiement maître Sabas, avant qu'elle posât le pied par terre.

Elle arborait de nouveau un si beau sourire, et un rayonnement si pimpant auréolait sa personne, que maître Sabas en fut ébloui.

— Quel bon vent vous amène ?

Simplement, elle répondit :

— J'ai un crochet à faire forger.

Il sourit en se disant : « elle n'est pas sotte. Elle a pris un prétexte et ne veut pas parler la première... il faudra que je l'aide. »

— Voyons le crochet ?

Un peu distante avec des gestes secs et des paroles empreintes de commandement, Reine expliqua ce qu'elle désirait.

— Bon... j'ai compris, « mon enfant » répondit Sabas, déjà paternel.

— Eh ! maître Sabas, je ne suis pas encore votre fille, et je ne crois pas le devenir jamais.

— Hein ?

Maître Sabas écarquillait des yeux affolés. Cette phrase, simple autant que cruelle, le déroutait en même temps qu'elle le vexait.

— Vous ne voulez pas de mon lieu ?

— Non, maître Sabas.

— C'est-y vrai ?

— Oui, maître Sabas.

Elle le regardait franchement dans les yeux et il ne pouvait douter de sa défaite.

Il retourna à son enclume. Il se sentait devenir cramoisi et il resta le dos tourné durant quelques instants.

Puis, il s'écria :

— Pourquoi faites-vous la fière ?

Elle comprit que ce mot « fière » était pour le forgeron synonyme d'orgueil, et elle dit :

— Il ne s'agit pas d'orgueil, mais je ne connais pas votre fils, et par conséquent je ne l'aime pas.

Maître Sabas éclata de rire.

— C'est pas des raisons. Une fille qui ne connaît pas un garçon ne peut pas dire qu'elle ne l'aime pas. Vous l'aimerez quand vous serez sa femme.

— Ne vous entêtez pas, maître Sabas, répliqua Reine fermement et avec hauteur. Ce n'est pas un mariage possible pour moi. Vous auriez dû le comprendre.

Elle changeait de ton et devenait dédaigneuse devant l'insistance du forgeron.

— Pas un mariage pour vous ! s'obstina le forgeron ; qu'est-ce qu'il vous faut !

Il était de bonne foi et sa face accusait la candeur. Du moment que son fils avait une situation inespérée, il ne discernait aucun obstacle à ce projet.

— Pas un mariage pour vous ! répéta-t-il abasourdi, cherchant un pourquoi à cette décision. Après un moment de réflexion, il s'écria :

— Vous ne trouverez pas mieux !

— Oh ! maître Sabas, vous plaisantez !

— Voici un gars qui a de la conduite, qui, le dimanche, est habillé comme un vrai monsieur, qui est bien vu de son patron, qui...

— Il a toutes les qualités, maître Sabas, mais il ne peut me convenir.

— Ah ! si vous le connaissiez, vous changeriez d'avis ! Venez donc un de ces dimanches prendre le café chez nous, à la bonne franquette.

A mesure que le forgeron parlait, Reine sentait sa colère augmenter. Elle devint cassante pour répondre :

— Non, monsieur Sabas, ne comptez pas sur moi. Vous pouvez inviter d'autres jeunes filles ; maintenant, donnez-moi mon crochet.

— Il n'est pas froid, répliqua maître Sabas, d'une voix dure.

Sa manière de battre le fer indiquait combien il était déçu. Cette défaite le prenait au dépourvu.

— Alors, c'est non ? reedit-il machinalement.

— C'est non...

— Si je savais au moins le vrai pourquoi ?

Que cet homme était borné ! Reine hésita pour parler franchement, puis, brusquement, elle se déclara :

— Parce que notre éducation n'est pas la même...

— Education ?... qu'est-ce que vous voulez dire ?

— Vous voyez bien, maître Sabas ! vous ne savez même pas ce que signifie ce mot ; nous ne parlons pas la même langue !

— Mais le fils saura lui !

Sabas avait raison. Son fils, sans aucun doute, connaissait le mot, mais le tout était de savoir s'il l'appliquait bien, et à quel degré il l'estimait et s'en servait.

C'était le progrès. Il était probable que dans les générations ultérieures, la lignée des Sabas compléterait, si la descendance persistait dans son amour du travail et si elle savait se servir des circonstances.

Mais il était encore trop tôt, et Reine renonça à l'expliquer au maréchal-ferrant.

— Au revoir, maître Sabas. Exprimez tous mes regrets à votre fils. Je suis sensible à sa requête, mais cette union n'est pas possible.

Reine avait pris ses façons de femme du monde et le forgeron s'avisait, tout à coup, que le genre était en effet, différent du leur.

La jeune fille usait toujours vis-à-vis de lui d'un

vocabulaire bon enfant, sans raideur, comme sans familiarité et c'est ce qui l'avait leurré.

La phrase polie, même aimable, qu'il venait de recevoir en pleine poitrine, sonna ainsi qu'une sorte de glas qui créait une barrière entre les Saint-Ande et lui.

Quand elle eut disparu, il marmotta :

— Elle vous a des façons de dire « non » celle-là ! Avec des regrets et son « sensible », j'ai d'abord cru qu'elle se ravisait, mais ensuite, j'ai entendu que cette « union n'était pas possible »... C'est un non... que va dire mon fieu ?

Reine, elle, s'en allait radieuse. A mesure qu'elle s'éloignait de la forge une joie plus légère l'envahissait. Enfin, cette odieuse corvée était accomplie. La situation était redevenue nette et à l'issue de la neuveine de Jeanne, un conseil serait tenu.

Il y avait, sur le parcours que Reine devait franchir, un bout de forêt que la jeune fille affectionnait particulièrement. Pour se récompenser d'avoir résolu un problème compliqué, elle décida d'y passer.

Quand elle fut engagée sous les arbres, elle en savoura le calme et la beauté automnale. Elle ralentit le trot de sa monture et prit plaisir à écouter le bruit des sabots du cheval foulant le sol où s'étendaient déjà des feuilles rousses.

« Que je suis soulagée, murmura-t-elle ; la solitude vaut mieux qu'un mariage où les goûts des époux sont dissemblables. »

Alors qu'elle pensait aux joies que pouvait procurer cette solitude bien remplie par des occupations variées, un homme surgit devant elle. Il était jeune, le visage un peu grossièrement taillé. Les yeux, petits, ne manquaient pas de vivacité. Grand, bien campé, il regardait la jeune fille. Elle pensait avoir déjà vu cette stature et ces traits. Où ? elle ne se le rappelait pas.

— Bonjour, mademoiselle.

L'inconnu, chapeau à la main, s'inclina gauchement devant elle.

— Bonjour, monsieur, répondit-elle poliment.

— Vous ne me connaissez pas, peut-être, tandis que moi, je sais depuis longtemps qui vous êtes.

— J'ignore en effet, qui vous êtes, monsieur.

— J'espère que nous ferons plus ample connaissance, prononça-t-il avec son rire.

A part soi, la jeune fille se promettait de ne pas entretenir cet espoir. Ce promeneur était plutôt vulgaire. Son accent assuré, ses yeux piquants, ses lèvres ironiques et son maintien suffisant témoignaient d'une éducation non perfectionnée.

Elle attendit qu'il parlât de nouveau.

— Je suis Marcel Sabas.

Reine pâlit. Elle aurait voulu éperonner son cheval et s'enfuir, mais elle ne le pouvait sans renverser son interlocuteur.

Elle dit :

— Et alors, monsieur ?

Son accent redevenu hautain, ses sourcils froncés, déroutèrent le jeune homme.

— Mon père... me... m'avait...

Soudain, il reprit son sang-froid et il articula clairement :

— Je croyais que vous et mon père étiez d'accord à mon sujet.

— Vous avez mal cru, interrompit Reine.

Le jeune homme demanda :

— Est-ce que je comprends bien ? vous me refusez ?

— Je refuse le mariage dont maître Sabas m'a parlé ; je crois que nous ne nous accorderions pas.

— C'est à savoir, coupa Marcel avec un sourire fat.

— Je le sais, trancha Reine.

— Vous êtes bien savante, ma belle enfant !

Reine sauta sur sa selle.

— Veuillez être plus respectueux, monsieur ! dit-elle d'une voix cinglante.

— Je connais les usages ! répartit Marcel brutalement.

— Je m'en aperçois !

— Ce n'est pas vous qui me donnerez des leçons ! Marcel Sabas était rouge de colère et Reine crut voir le forgeron.

— Si j'ai bien entendu, reprit-il, vous ne m'accepteriez pas pour époux ?

— Vous avez fort bien entendu.

— Et pourquoi cela ?

— Parce que nous n'aurions pas les mêmes traditions.

Il eut un éclat de rire moqueur et reprit :

— Si vous fréquentiez un peu les gens de la ville, vous sauriez que votre noblesse ne compte plus guère. Vous auriez eu de la chance que je vous prenne sans argent. Des femmes, je puis en trouver autant que je veux... mais vous m'aviez tapé dans l'œil...

La jeune fille ne pouvait imaginer un tel langage. Elle se croyait en plein cauchemar. Les paysans et les ouvriers s'étaient toujours montrés si respectueux.

La colère de Marcel Sabas le rendait plus vulgaire encore. Il pouvait s'exprimer avec délicatesse tant qu'il se surveillait, mais sous l'empire d'un sentiment violent, son éducation familiale reprenait le dessus.

Son père lui avait cependant fait entrevoir la réussite de ce mariage, et, comme les êtres infatués de leur personne et de leurs qualités, il se figurait n'avoir qu'à se présenter. Se sentant mal engagé par suite de sa colère, et voulant vaincre quand même, il tenta de devenir plus doux.

« Je me vengerai plus tard » pensa-t-il.

Il dit donc d'un ton plus aimable et persuasif :

— Je m'excuse, mademoiselle. Je me suis empor-

té, mais le chagrin seul m'y a poussé. Depuis longtemps, je vous aime...

— Monsieur !

— Bah ! vous avez l'âge d'entendre des paroles d'amour.

— Je ne le permettrai qu'à celui que j'aurai choisi, laissez-moi passer ; cet entretien a suffisamment duré.

Marcel Sabas prit la bride du cheval.

— Vous m'écoutez ! cria-t-il, les dents serrées. Reine prise de peur, fit cingler sa cravache. Le cheval voulut partir, mais bien maintenu par une poigne de fer, il ne bougea pas de cinquante centimètres.

Le jeune homme se domina encore une fois et il supplia :

— Ecoutez-moi.

— Non, monsieur.

— N'avez-vous donc pas de cœur ?

— Je n'en aurai pas pour vous.

Marcel Sabas comprit qu'il n'obtiendrait pas la parole qu'il souhaitait. Il lâcha la bride du cheval.

Reine fut enfin libre. Elle trotta sur la route avec un sentiment de délivrance. Il lui semblait qu'elle venait d'échapper à un danger terrible. Elle ne pensait qu'à la joie de la liberté.

Elle pénétra dans la vieille demeure par les communs, et quand elle fut entre les murs, bien à l'abri, elle respira largement. En hâte, elle rentra son cheval dans l'écurie et courut rejoindre ses sœurs qui l'attendaient avec impatience.

Lydia et Rosa étaient dans le salon qu'elles occupaient de préférence, et Jeanne se trouvait dans la cuisine.

On l'appela et la questionna tout de suite :

— Eh bien ?

— Ah ! mes enfants ! s'écria Reine.

Elle raconta les diverses péripéties de ses deux

séances et souleva les exclamations indignées de ses sœurs.

— Quel rustre que ce Marcel Sabas ! s'écria Rosa.

— Ce sont des gens aux manières frustes, tout simplement, dit Lydia. Ils n'ont pas la correction que donnent les générations de familles bien élevées.

— Oui, il leur manque la patine... appuya Jeanne, en riant.

Lydia reprit :

— Cette épreuve confirme les réflexions que je vous ai soumises il y a quelques jours. Aussi cordiaux, aussi honnêtes que puissent être ces prétendants, nous ne pourrons nous accorder avec eux, à moins d'être résolues à changer d'habitudes et à supporter mille froissements sans en laisser rien paraître. Nous passerons aux yeux de tous, maintenant, pour des mijaurées, mais qu'importe ! si nous avons la paix avec nous-mêmes.

— Oh ! oui, dit Reine.

— Nous subissons pour le moment, le sort lamentable des jeunes filles sans fortune, sans parents et sans relations. Ou nous devons abdiquer et balayer toutes nos aspirations en entrant dans une autre sphère, ou, nous devons avoir confiance dans la Providence qui nous a tracé notre destin.

— Ayons confiance, dit Jeanne fortement.

— Puis, surtout, gardons-nous de généraliser, ajouta la sage Lydia. Nous avons eu l'ennui de nous défendre contre deux jeunes gens peu susceptibles de perfectionnement, mais je suis sûre qu'il existe des êtres, fils de petites gens, qui ont en eux la distinction native, celle du cœur, alliée à l'intelligence.

Ces dernières phrases furent un calmant pour l'excitation de Reine qui était prête à englober la terre entière dans la phalange de ceux qui étaient indignes d'elle et de ses sœurs.

— Maintenant, remarqua Lydia, nous sommes li-

vrées à nous-mêmes. Les Sabas diront bien un mot par-ci, par-là, contre nous, afin d'exhaler leur déception. Ils ne pourront pas s'en empêcher bien qu'ils ne soient pas méchants, et ne veuillent pas nous causer le moindre préjudice... Mais à quoi peut conduire l'amour-propre blessé ? Nul ne le sait.

Puis, les quatre sœurs se dispersèrent. Rosa suivit sa jumelle. Elles portèrent leur provende aux lapins et aux volailles.

— Je trouve qu'il y aurait des occupations plus intéressantes que celle de nourrir des animaux, dit Rosa.

— Ces occupations ne me déplaisent pas ; mais toi, tu ne penses qu'à monter sur ton belvédère pour regarder venir le phénomène.

— Oh ! phénomène ; j'attends le prince charmant.

— Eh bien ! c'est la même chose... si tu crois qu'un prince charmant n'est pas un phénomène !

Lydia songeait. Elle éprouvait un peu de honte pour Reine, mais elle se serait gardée de le dire. Elle l'admirait d'avoir su lutter, elle si jeune, contre deux hommes décidés dans leurs projets.

Elle se disait qu'une chose semblable ne serait pas arrivée si leur père eût été là. On profitait de leur solitude. La grande demeure attirait. On voulait s'allier à leur nom pour les déposséder et se glorifier de les avoir vaincues.

Elle était heureuse de voir que ses sœurs montraient les mêmes idées qu'elle. Mais conserverait-elle cette influence qui les sauverait, elles et leur patrimoine ? Puis, ne risquaient-elles pas de faire le vide autour d'elles quatre ?

Enfin, à l'issue de la neuvaine de Jeanne, une résolution sérieuse serait prise.

Lydia avait une volonté qu'elle savait insuffler aux autres. Elle n'en ressentait nul orgueil, mais

une angoisse au contraire, car humble, elle craignait de se tromper.

Laissant tomber l'ouvrage qu'elle tenait, car le jour baissait, elle se rapprocha de la fenêtre, et contempla la campagne austère, la nature silencieuse.

« Que deviendrons-nous ? que serons-nous dans l'avenir ? » murmura Lydia avec un frisson.

Elle se sentit soudain une telle responsabilité qu'une mélancolie l'envahit.

Ses sœurs comptaient sur elle et avaient foi en son bon sens ; elle ne devait pas penser à elle avant d'avoir assuré leur avenir.

Jeanne se marierait, elle le devait, bien qu'elle n'en parlât pas. Sa nature était dévouée, et si on lui montrait la route, ayant au bout un grand devoir, nul doute qu'elle ne s'y engageât.

Justement, elle entra.

— Comme il fait obscur ici ! s'écria-t-elle ; tu ne veux donc pas allumer ?

— Non, l'heure est délicieuse.

Après quelques secondes de silence, elle reprit :

— Ecoute, Jeanne. Tu aimes la maison ?

— Si je l'aime ! je voudrais ne jamais la quitter, jamais !

— Eh bien ! il faudra absolument te marier !

— C'est facile à dire !

— Nous y arriverons. Tu ne pourrais rester seule dans cette grande demeure, si nous en partions toutes les trois pour chercher une occupation. Il faut voir les choses telles qu'elles se présenteront plus tard. Il faudra que nous casions les jumelles.

— Les pauvres petites !

— Ensuite, nous essaierons de découvrir un monsieur qui voudra bien venir habiter ici et qui s'emploiera à l'augmentation de la production. Un homme a plus de poids qu'une jeune fille. Peut-être sera-t-il veuf avec des enfants et ce sera gai de les entendre rire et chanter dans ces murs.

Jeanne souriait maintenant. Elle voyait le tableau que Lydia évoquait. La maison animée par des jeux enfantins la transportait d'aise.

— Je voudrais que ce songe éveillé se transformât en une solide réalité. Si je rencontrais un malheureux dans l'embarras, avec sa nichée d'enfants, je ne serais pas égoïste. Mon cœur l'aiderait à élever sa petite famille.

— Tu vois combien le devoir est simple.

— Si nous avons seulement des parents ou des amis !

— Comme parent, je ne me souviens plus que d'un André de Saint-Ande, cousin de papa, parti pour le Brésil. Je suppose qu'il doit avoir au moins soixante-huit ans. Est-il mort ? je l'ignore. Papa n'en a plus jamais entendu parler, bien qu'ils aient passé dans leur enfance, plusieurs congés ensemble.

— C'est maigre comme ressource !

— Je ne fais pas fond sur lui ; si j'évoque son souvenir, c'est parce que je résumais notre parenté. Quant à nos voisins, nous ne savons rien. Depuis la mort de nos parents, ils sont restés parfaitement silencieux. De quelle utilité leur serions-nous d'ailleurs ? quatre jeunes filles sans fortune, c'est plutôt embarrassant... nous ne pourrions les recevoir avec nos faibles moyens.

— Oui, le personnel manque.

— Nous aviserons à nous débattre pour le mieux, de façon que nous ne devenions pas une proie pour ceux qui nous entourent. Il me semble qu'avec du courage et de la foi, nous pourrions parvenir à un résultat.

Lydia se tut. Elle retourna de nouveau vers la fenêtre et contempla les forêts de pins qui s'obscurcissaient, et les lointains qui sombraient dans la brume.

— L'horizon est sévère, murmura-t-elle.

— Mais le lever de soleil est si pur, et les fleurs si gaies, répliqua Jeanne avec un sourire confiant.

## CHAPITRE IV

Un matin, Jeanne dit à ses sœurs :

— La neuvaine est terminée.

— Ah ! s'écria Rosa, je suis sûre qu'il va nous arriver quelque chose de bon !...

— Puisses-tu dire vrai.

— Quand tu pries, cela réussit, je l'ai remarqué, insista Rosa, et c'est pour cela qu'il vaut mieux que tu t'arranges seule avec le Bon Dieu. Reine voulait que l'on se joigne à toi, mais je l'en ai dissuadée.

— Aussi, nous t'avons laissée tranquille, dans ta cuisine !

— Certainement, et je me trouvais même abandonnée un peu, comme Marthe, la sœur de Lazare.

Devant la phrase de sa sœur, Rosa lui sauta au cou, en s'exclamant :

— T'abandonner, toi ! alors que tu ne cherches qu'à nous composer des plats délicieux ! de si bonnes quiches ! du flan onctueux ! et des tartes aux mirabelles ! Oh ! quelles tartes !

Les quatre jeunes filles rirent et prédirent à Rosa un embonpoint sérieux de par sa gourmandise.

— Eh bien ! aujourd'hui, je jeûnerai ; je vais monter à mon belvédère et j'attendrai le miracle. Je ne mangerai que quand il y aura un événement pour nous !

Sans attendre de réponse, elle se sauva.

Le jour était beau. Elle s'installa, munie d'un tricot au dessin facile, ce qui lui permettait d'ins-

pecter la route. Elle scrutait l'horizon avec la volonté ferme d'y découvrir quelque incident imprévu. Soudain, elle vit un point qui se déplaçait sur le chemin. Quand il se rapprocha, elle reconnut le facteur. Allait-il entrer dans la demeure ?

Il venait rarement maintenant, parce que les jeunes filles n'étaient abonnées à nul quotidien. Elles recevaient une revue tous les mois et achetaient un journal quand elles allaient en ville.

Quand Rosa comprit que le facteur entrerait, elle dégringola son escalier en colimaçon et faillit s'y rompre le cou. Elle se précipita au devant du messager de la bonne ou mauvaise nouvelle, et reçut de sa main, une lettre à l'adresse de Mlles de Saint-Ande.

Elle se demandait avec un battement de cœur qui pouvait leur écrire.

« C'est le miracle... c'est le miracle » répétait-elle tout en se pressant.

— Nous avons une lettre ! cria-t-elle, en entrant comme une trombe.

Les trois sœurs l'eurent bientôt rejointe.

— Une lettre ? s'exclama Reine.

— C'est à l'aînée à l'ouvrir, dit Jeanne.

— Assieds-toi, Lydia. Nous t'écouterons, assises aussi. Il faut prendre des précautions. Si on devait s'évanouir sous le coup d'une bonne nouvelle.

Lydia déchira l'enveloppe. Elle ne regarda pas la signature, voulant jouir d'une surprise et deviner de qui venait cette missive.

*« Mes chères enfants,*

*« Vous ne nous connaissez pas, et cependant nous pensons beaucoup à vous, depuis quelques années. Nous sommes rentrés du Brésil voici quelques semaines, et notre grand désir est d'aller vous voir. Nous nous annonçons pour le 30 septembre et nous espérons resserrer nos liens de famille, en déplorant la*

*disparition de nos chers cousin et cousine que nous aurions été heureux de retrouver. »*

Suivaient, avec les salutations d'usage, les signatures de M. et de Madame André de Saint-Ande. Quand Lydia eut terminé, Reine s'écria :

— Bravo, Jeanne ! c'est la réussite au bout de tes prières !

— Justement, Jeanne et moi nous avons évoqué le souvenir si fragile de ce cousin, dont notre père avait parlé quelquefois.

— Et voici qu'il veut nous connaître ! ajouta Jeanne ; quelle bizarre coïncidence !

— Nous allons recevoir quelqu'un dans notre maison, et jamais cela ne nous est arrivé ! s'écria Reine, excitée.

— Et c'est bien cela qui me préoccupe, dit Lydia pensivement.

— Nous avons tout ce qu'il faut ! dit Rosa, du linge, de l'argenterie et des chambres, Dieu merci ! plus qu'il n'y en aura besoin !

— Ces détails ne sont pas ce qui me tourmente, reprit Lydia, mais je me demande comment vivent ces cousins. Sont-ils riches ou pauvres ? riches, il faut leur donner une hospitalité aisée ; pauvres, il faut les traiter avec respect.

— Eh oui ! et nous n'avons pas de domestiques ; comment leur montrer que nous savons recevoir ?

Jeanne ne disait rien. Elle paraissait réfléchir. Puis tout à coup, elle prononça ces paroles effarantes :

— N'allez pas vous scandaliser. Nous n'avons pas de domestiques, mais nous sommes quatre. Qu'aurions-nous besoin d'introduire des étrangers temporaires dans la maison ? Il vaut mieux s'arranger entre soi.

— Que vas-tu nous proposer ? murmura Lydia, très intriguée.

— Eh bien ! je consens à n'être que la cuisinière

durant le séjour de nos cousins. Jeanne de Saint-An-de sera partie en voyage. Que l'une des jumelles m'imites pour n'être que la femme de chambre.

Jeanne n'avait pas fini de parler que les exclamations des trois sœurs pleuvaient sur elle :

— C'est fou !

— Quelle idée !

— Tu n'y songes pas !

— J'y pense beaucoup, et plus je réfléchis à la chose, plus elle me semble pleine de bon sens. Vous savez que pour bien réussir un plat, une cuisinière ne doit pas quitter ses sauces de l'œil. Alors, je ne me vois pas, galopant de la cuisine à la salle à manger. Tout serait mal préparé et je ne prendrais aucun plaisir.

— C'est exact.

— Si nos cousins sont intelligents, ils comprendront fort bien notre procédé, si nous les revoyons ; si ce sont des personnes à ne plus revoir, que pourra leur faire notre manière d'agir ?

— Je trouve que Jeanne a raison, dit Rosa, et je ferai la femme de chambre. Reine ira chercher nos cousins à la gare, puisqu'il n'y a qu'elle qui peut conduire Phébus. Il est donc très naturel que je prenne ce rôle, qui m'amusera d'ailleurs beaucoup.

Lydia paraissait assez peu convaincue, mais devant les arguments fort plausibles de ses deux sœurs, elle se rendit.

— Je dirai donc que vous êtes en voyage, et que vous ne rentrerez qu'un peu plus tard.

— C'est fort bien.

Ces conventions décidées, les deux cadettes se livrèrent à une joie exubérante, à la perspective de donner l'hospitalité à quelqu'un.

Si Lydia ne les imitait pas, c'est que son caractère était moins expansif, mais elle éprouvait un étonnement et une satisfaction intenses.

Ce fut un joyeux brouhaha dans la demeure.

Toutes les suppositions se donnaient libre cours.

Les cousins étaient-ils aimables, bons ? Venaient-ils par pitié pour elles, ou simplement pour se promener, ou par curiosité pour regarder vivre quatre filles pauvres dans leur vieux château ?

Six jours les séparaient encore de la visite attendue, et il semblait que ce laps de temps fût court ou affreusement long.

Rosa avait déniché des tabliers à bavette et des bonnets coquets, et elle les essayait avec des rires fous.

Jeanne élaborait des menus avec une joie sans pareille. Cependant, elle ne perdait pas de vue la question économie.

Reine lustrait le poil de Phébus et lavait la tapisserie.

Marcel Sabas, Gaston Driart, n'apparaissaient plus qu'à un plan où on les distinguait à peine. Le cours des idées changeait. Le vieux château devenait clair et pimpant, vu par de nouveaux regards.

Lydia pensait : « Quelles seront les suites de cette visite ? Portera-t-elle des fruits, ou bien serons-nous, comme par le passé, plongées dans l'incertitude et l'isolement ? »

Enfin, tout fut prêt. L'argenterie brillait, les cristaux étincelaient, les housses du salon d'apparat étaient enlevées et les beaux meubles anciens se montraient nets, solennels ou gracieux.

Un après-midi, Reine, bien émue, partit, conduisant la tapisserie pour se rendre à la gare. Elle appréhendait et appelait ce premier contact.

La jeune fille se rendit sur le quai d'arrivée. Enfin, le train roula comme un cyclone et Reine recula. Elle n'avait jamais voyagé et ce vacarme l'épouvantait en l'assourdissant. Elle guetta le couple qui pouvait correspondre à celui qui devait descendre de wagon. Elle le devina tout de suite. Un monsieur

et une dame, tous deux distingués, s'avançaient lentement, ayant l'air de chercher quelqu'un.

Reine, maîtrisant son émotion, alla au-devant d'eux, et demanda :

— Monsieur et Madame de Saint-Ande ?

— Eux-mêmes.

— Je suis Reine de Saint-Ande.

— Quelle joie de vous voir ! s'écria son cousin, et combien je suis heureux.

Reine, maintenant, était toute rassurée, et elle rayonnait.

Madame de Saint-Ande prit la parole :

— Mon mari m'a bien souvent parlé de sa famille et j'avais hâte de vous connaître.

— Et de notre part, c'est bien réciproque ! C'est la première fois, depuis notre grand malheur, que nous voyons quelqu'un des nôtres.

Madame de Saint-Ande ouvrit de grands yeux étonnés, mais se tut. C'était une femme élégante, d'âge mûr. Il lui restait une beauté encore attirante, et son visage doux, aurolé de cheveux blancs, la rendait très sympathique.

Quant à M. de Saint-Ande, c'était un homme imposant devant qui Reine était encore intimidée. N'était-il pas le seul homme du monde qu'elle eût approché de sa vie ? Involontairement, elle pensait à Marcel Sabas, si fruste.

— Vous êtes seule ? demanda-t-il.

— Oui, monsieur ; la voiture n'est pas grande, et si vous avez des bagages...

— Nous en avons peu... deux mallettes.

Un porteur suivait.

Quand on fut hors de la gare, M. de Saint-Ande chercha le véhicule des yeux.

— Je ne vois pas votre auto, murmura-t-il machinalement.

Reine rougit jusqu'à la racine de ses cheveux blonds et elle répondit bravement :

— Nous n'en avons plus, depuis l'accident survenu à nos parents, et d'ailleurs, nous ne saurions pas conduire. J'ai là mon vieux cheval.

Phébus, apercevant sa jeune maîtresse, hennit de plaisir, pendant que les arrivants, déconcertés, montaient dans la voiture surannée.

Le trajet s'accomplit quand même. Madame de Saint-Ande regardait le paysage, si grave et peu peuplé.

— C'est bien austère, votre pays l.. je suis provençale... ajouta-t-elle, comme pour s'excuser d'avoir porté un jugement peu enthousiaste.

— Quand on y est habitué, riposta Reine tranquillement, on s'y plaît.

— Je suis ému, quant à moi, de revoir cette Lorraine si longtemps délaissée, murmura M. de Saint-Ande, avec un tremblement dans la voix.

Ce regret alla au cœur de la jeune fille. Tout de suite, elle éprouva pour ce cousin une admiration irrésistible et elle se sentit plus proche de lui.

— Voici la maison, annonça Reine.

Il n'était pas encore tard, et la demeure Louis XIII se détachait sur le fond assombri des arbres.

— Que c'est majestueux ! murmura Madame de Saint-Ande.

— Oui, la propriété a beaucoup d'allure, dit son mari, d'une voix altérée.

Les souvenirs lui serraient la gorge. Cependant, il se contraignait à les dominer, ne voulant pas se laisser glisser aux pensées de sa jeunesse.

Lydia, sur le perron, attendait ses hôtes. Madame de Saint-Ande l'embrassa affectueusement, et M. de Saint-Ande lui baisa les mains.

— Ma chère enfant...

Il n'en dit pas davantage, mais dans son accent se sentait la profondeur de son émotion.

Lydia était bouleversée. Il lui semblait que la vie se colorait pour elles quatre, et, devant les bons

visages des arrivants, elle regretta les rôles que ses sœurs assumaient.

— Quel regret pour nous de ne pas voir vos sœurs, dit M. de Saint-Ande

— J'en suis désolée, répondit Lydia en rougissant, et elles le seront encore plus que moi, de ne pas vous connaître tout de suite.

Rosa débarrassait Madame de Saint-Ande, avec dextérité, de son manteau et de son chapeau.

Lydia la nomma : « Marie ».

Sa cousine lui en fit compliment en assurant qu'elle était surprise qu'à la campagne, on pût trouver une femme de chambre aussi vive et aussi aimable.

Après cet incident, que Rosa savoura avec une joie à peine contenue, Lydia abandonna ses hôtes dans leurs chambres, en leur donnant rendez-vous pour sept heures dans la salle à manger.

Elle ajouta :

— Nous nous tenons dans un salon que Marie vous indiquera et où vous nous retrouverez, si vous le désirez.

Quand les deux époux furent seuls, M. de Saint-Ande dit :

— Eh bien ! Pauline, que pensez-vous de mes jeunes cousines et de leur cadre ?

— Jusqu'alors, je les trouve charmantes, mais je regrette de ne pas connaître les deux autres. Lydia est d'une distinction absolue, et Reine, d'une franchise attirante, sans nulle vulgarité. Et, dans tous les cas, il leur faut une grande force de caractère pour habiter un pays aussi sévère. Et ce château ! Il y faudrait douze personnes continuellement.

M. de Saint-Ande rit des impressions de sa femme et dit :

— Je suis bien heureux de me retrouver ici, bien que ce soit pour moi un réel chagrin de ne pas voir, entre ces murs, le père de ces jeunes filles. Com-

me vous le dites, Lydia est distinguée, mais Reine a beaucoup de charme et me semble douée de bien des connaissances pratiques.

— Ne les vantons pas encore trop.

Après une brève toilette, les époux descendirent au salon, guidés par Marie. Ils retrouvèrent Lydia, qui, un tricot entre les mains, les attendait.

— Serez-vous assez confortablement installés ? demanda-t-elle gracieusement.

— A merveille.

M. et Mme de Saint-Ande prirent place dans des fauteuils moelleux.

— Vous êtes peut-être surprises de voir ici les deux revenants que nous sommes. Je n'ai guère donné signe de vie, pendant mon séjour au Brésil. J'ai écrit, une fois, à mon cousin, votre père, mais n'ayant pas eu de réponse, je n'ai pas recommencé.

— Mon père n'a pas dû recevoir votre lettre, interrompit Lydia étonnée. Je puis certifier qu'il vous aurait répondu, parce qu'il parlait de vous avec sympathie, se demandant ce que vous étiez devenu.

— Le cher garçon ! Ma lettre a dû se perdre ; ces pays sont si éloignés. Puis, j'ai été plongé dans une vie d'affaires effrénée. Il m'a fallu lutter avec toutes les forces de mon intelligence et de mon corps, dans un climat auquel je n'étais pas adapté. J'ai rencontré les parents de ma femme, je me suis marié, et les années ont passé avec une singulière vitesse. Puis, je n'ai plus eu qu'un objectif : revoir la France, et le seul parent que j'y avais laissé : votre père. J'ai appris sa fin accidentelle, ainsi que celle de votre mère, que je ne connaissais pas. Je n'insisterai pas sur mon chagrin et ma déception.

— Mon cher cousin, murmura Lydia, profondément émue par ces confidences.

M. de Saint-Ande reprit après un moment de silence :

— Nous avons convenu, ma femme et moi, que

nous essaierions de nous rapprocher de vous, afin que les liens de famille ne soient pas tout à fait brisés.

— Nous en sommes bien touchées, affirma Lydia, et nous avons éprouvé une profonde joie en recevant votre lettre.

— Nous aurons un but, nous qui n'avons pas d'enfants. Vous serez moins seules.

— Cela nous fera grand bien parce que l'existence ne nous a pas gâtées, répondit simplement la jeune fille.

Reine entra. Elle avait revêtu une autre toilette, craignant que celle qu'elle portait ne sentît l'écurie.

Elle dit tout de suite, de sa façon riante :

— Vous vous plairez ici, mes cousins ?

— A merveille ! mais le cadre n'eût pas été celui dont je me souvenais, que nous l'aurions négligé ; nous sommes venus surtout pour vous. Et vous nous feriez grand plaisir en nous nommant oncle et tante. Ne le sommes-nous pas à la mode de Bretagne ?

— Que vous êtes bons ! dit Lydia, des larmes dans les yeux.

— Nous avons bien besoin que l'on s'occupe de nous ! ajouta Reine avec entrain.

M. de Saint-Ande fut dispensé de répondre ; Marie ouvrait la porte et annonçait :

— Mademoiselle est servie !

Lydia précéda ses hôtes dans la salle à manger lambrissée de chêne.

M. et Mme de Saint-Ande s'assirent devant un couvert qui les émerveilla quelque peu. L'argenterie était ancienne et lourde, la verrerie du plus pur Baccarat. Si on heurtait un verre, les résonances du cristal ressemblaient à celles d'une harpe.

Le mari et la femme échangèrent un regard. Lydia le surprit sans pouvoir en deviner la signification. Cependant, elle en fut troublée et, durant quel-

ques secondes, une hypothèse folle la hanta. Ces personnes qu'elles ne connaissaient pas étaient-elles réellement ce qu'elles disaient être ? Si c'était des escrocs venus là pour les dévaliser ?

Cependant, la jeune fille se reprit. Ce qu'elle imaginait là était du pur roman. Pourquoi les tromperait-on ? Puis, ces hôtes, pour inconnus qu'ils fussent, avaient des dehors parfaits. Elle chassa cette idée, ne pensant qu'à son rôle de maîtresse de maison.

Le repas eut un succès légitime. Jeanne, appelée Eudoxie, s'était surpassée. M. de Saint-Ande, particulièrement gourmet, eut des compliments qui comblèrent d'aise les deux jeunes filles, assises à la table de la salle à manger.

La soirée se passa très agréablement, mais ce furent des moments assez durs pour les deux « domestiques ». Ordinairement, c'était pour Jeanne une heure de détente qu'elle attendait toute la journée. Mais les deux pauvres sœurs, sacrifiées, étaient condamnées à rester dans l'office en tête à tête, pendant que leurs sœurs, en grandes dames, paradaient dans le salon.

Cependant, si elles avaient pu lire dans le cœur de Lydia et de Reine, elles auraient été consolées de leur dévouement. Leur aînée était navrée de les savoir éloignées de la conversation que leur tenaient M. et Mme de Saint-Ande.

Cette dernière avait posé une question :

— Avez-vous une inclination pour le mariage, vous et vos sœurs ?

Sans hésiter, Lydia avait répondu :

— Certainement, ma tante.

— Quelles sont vos ambitions à cet égard ?

Et Reine, prenant les devants, s'écria :

— Pourvu que le candidat soit bien élevé et de parents convenables, nous l'accepterons ! Nous ne

pouvons pas avoir de prétentions, puisque nous n'avons pas de dot.

— Oui, appuya Lydia. Il est convenu que nos revenus resteront à celles qui résideront dans la maison afin qu'elles puissent faire face aux réparations nécessaires.

— Nous nous débrouillons, dit encore Reine. Je vends des volailles autant que je peux, ainsi que des œufs et des lapins, puis des mirabelles, et des pommes aussi quand l'année est exceptionnelle comme celle-ci.

Lydia renchérit :

— Ma sœur réussit fort bien, en effet, et ces appoints nous sont très précieux. Cela nous permet d'avoir quelque avance. Et si nous nous marions, ce sera seulement au mariage de la quatrième, que nous nous partagerons le peu que nous possédons. Et s'il en est une qui ait la joie de résider dans cette demeure, avec son mari, nous en serons bien heureuses.

— Tout est parfaitement raisonné, dit M. de Saint-Ande.

Puis, changeant de sujet, il reprit en jetant un regard circulaire sur les objets qui garnissaient la pièce.

— Vous avez de très belles choses.

Lydia tressaillit. De nouveau cette visite imprévue lui parut étrange. Ces traits respectables recouvraient-ils des figures de voleurs ? Ces personnes s'étaient-elles introduites dans leur demeure pour évaluer son contenu ?

## CHAPITRE V

Quand Lydia se réveilla le lendemain matin, elle s'amusa de sa frayeur de la veille en la racontant à ses sœurs. Elle ne doutait plus de l'identité de son oncle. Il évoquait tant d'épisodes de sa jeunesse en compagnie de leur père, qu'on ne pouvait que le croire.

M. et Mme de Saint-Ande, en les retrouvant ce matin-là, les assurèrent avoir passé une nuit parfaite. Ils demandèrent à effectuer le tour du parc et Reine les conduisit.

Tout à coup, son oncle lui dit :

— Je trouve que votre femme de chambre vous ressemble un peu.

Reine, en détournant la tête, répondit :

— Nous avons le type du pays.

— Cela se peut.

Mme de Saint-Ande demanda :

— Vos sœurs rentreront-elles bientôt ?

— Je ne sais pas du tout, ma tante. Tant que nos amis voudront bien les garder, elles resteront chez eux. Les distractions étant rares, nous ne voulons pas les en priver.

Reine était très gênée de mentir ainsi parce que ce n'était nullement dans son caractère, mais il fallait bien maintenir la version donnée.

M. de Saint-Ande reprit :

— Il faudra que nous allions féliciter votre cuisinière. Ce n'est peut-être pas très protocolaire, mais nous aimons rendre justice au talent. Elle possède un instinct très sûr de la cuisine.

— Oh ! elle est merveilleuse ! répliqua Reine avec enthousiasme.

La promenade fut assez longue et quand elle se termina, le couple était enchanté de Reine qu'il jugeait franche, spontanée et pleine d'entrain.

Comme ils l'avaient décidé, l'oncle et la tante allèrent complimenter Jeanne-Eudoxie.

Ils furent surpris par son allure, son aisance, sa blondeur, et la manière correcte dont elle répondait aux louanges qu'on lui adressait.

— Vous êtes un vrai chef, déclara M. de Saint-Ande.

— Vous m'en voyez toute surprise.

— A Paris, votre fortune sera faite.

— Je ne quitterai jamais ces demoiselles, riposta Jeanne-Eudoxie avec un rire clair.

— Il faudra que vous me donniez la recette de cette terrine exquisite que nous avons savourée hier soir, dit Mme de Saint-Ande, avec un regard implorant.

— Ce sera bien volontiers.

M. et Mme de Saint-Ande sortirent de la cuisine, après avoir admiré les cuivres brillants et les vieux étains.

— Décidément, dit l'oncle songeur, vous avez toutes les quatre, un air de famille. Jamais je n'ai aussi bien constaté l'uniformité d'un type. Votre sœur Lydia, bien que brune, a la même coupe de visage que votre cuisinière ; quant au rire, il est identique.

A quoi Reine répartit tranquillement :

— Il faut que ce soient des étrangers, peu habitués à nous voir, pour être frappés par ces détails.

Le déjeuner augmenta la sympathie qui naissait entre les jeunes filles et leurs hôtes. La cordialité devenait plus familiale.

Après le repas, M. de Saint-Ande exprima le désir de revoir les alentours. Il était bon marcheur,

et les endroits connus dans son enfance, l'attiraient. Le temps était beau et invitait à la flânerie.

Ce ne fut pas sans une certaine appréhension que Lydia entendit le projet de son oncle. Elle craignait qu'il ne causât avec les habitants et la déception de maître Sabas la hantait. Une parole de colère est vite échappée.

M. de Saint-Ande partit, content d'être seul, pour se livrer sans paroles à ses souvenirs.

Une émotion lui envahissait l'âme. Le temps d'automne ajoutait à sa mélancolie. Il se revoyait, courant les sentiers avec son cousin. Ils étaient insoucians, comme tous les enfants, et ne pensaient guère à l'austérité de la vie et à ses traîtrises.

Son père avait été ruiné, ses parents étaient morts, son frère avait été tué accidentellement à la chasse, et lui, était resté sans un liard, et sans un appui. Il s'était expatrié, pour faire valoir une propriété au Brésil, et il revenait au pays de ses ancêtres après plus de cinquante ans d'absence.

Il ne retrouvait plus les vieux sentiers qui étaient devenus des chemins. Les arbres poussaient çà et là où il croyait revoir des buissons et dans un terrain, où il était sûr d'avoir admiré une belle maison, une forêt s'imposait.

Ainsi M. de Saint-Ande allait à la découverte, appuyant si fortement de sa canne le sol qu'il aimait, qu'il brisa contre une pierre le bout de fer qui la garnissait.

« C'est ennuyeux, murmura-t-il, mais je trouverai bien un raccommodeur par ici. »

Il entra dans un village et sur sa requête adressée à la première personne qu'il rencontra, on lui désigna maître Sabas, maréchal-ferrant.

M. de Saint-Ande était tout prêt à bavarder et à se montrer courtois, d'abord par nature, et ensuite, parce que tout l'excitait, ce jour-là, à être expansif.

— Maître Sabas ?

— C'est moi, m'sieu.

— Voudriez-vous me rendre le service de referrer ma canne, la pointe s'est cassée.

— A vot'service, c'est pas du travail bien important ; voulez-vous ça tout de suite ?

— Si cela vous est possible.

Le silence régna durant quelques minutes, juste le temps pour le maréchal d'examiner la canne et le fer.

— Alors... comme ça... vous vous promenez ?

— Oui.

— Vous n'êtes pas du pays ?

— Mais si !

— Tiens l... je ne vous ai jamais vu !

— Je vous dirai qu'il y a des années que je n'y étais venu.

M. de Saint-Ande pensa que si le maréchal-fer-rant était aussi habile que curieux, il devait avoir une clientèle fidèle. Il résolut de questionner à son tour et il demanda :

— Vous êtes établi depuis longtemps ?

— Mon père y était déjà et j'ai pris sa succession.

— A la bonne heure l... on aime bien les fils qui succèdent aux pères.

— Pourtant, c'est rare, et les fils ont raison ; ils voient les inconvénients des métiers. Aussi le fils a-t-il eu un autre goût.

— Ah ! vous avez un fils, et que fait-il ?

— Il est contremaître dans un chantier, et je vous assure que c'est un fameux homme. On l'a mené loin dans ses livres, aussi gagne-t-il ses vingt mille francs sans se faire de mauvais sang.

— Vous êtes content ?

— Tout à fait, et pourtant il y a un mais...

— Oh ! oh !

— Oui, il a du mal à se caser dans la vie. Vous comprenez, m'sieu, ce n'est plus un ouvrier, et il

ne veut pas d'une fille sans usages, une grosse paysanne qui ne saurait comprendre son instruction.

M. de Saint-Ande était assez intrigué et se demandait si ce fils qu'on lui vantait avait fait un tel bond dans l'échelle sociale. Il contemplait la figure carrée de ce père, ses manières frustes et familières et il bâtissait une légende sur la mère qu'il supposait fine et malheureuse de se voir la femme d'un semblable mari.

A ce moment, une grosse voix cria à travers une porte :

— Sabas ! t'as refais la « crafouillotte » ?

— Oui... tu peux venir la quérir.

Une énorme matrone se montra. Figure large, yeux à fleur de tête ; nez rouge et poils au menton : telle était la fine madame Sabas.

M. de Saint-Ande salua.

Avec un signe de tête embarrassé, Mme Sabas prit le pique-feu que lui tendait son époux et disparut aussi vite que le lui permettait sa corpulence.

Quand la porte se fut refermée, le « client » reprit l'entretien où il en était resté.

— Du moment que vous pensez ainsi, maître Sabas, c'est que vous en avez le droit. Probablement, votre fils vous a-t-il confié ses aspirations ?

Maître Sabas était partagé entre la rancune et la vanité.

— Oui, mon garçon voit haut, dit-il, pourtant, il ne cherche pas l'argent.

— C'est une bonne note, approuva M. de Saint-Ande.

— Seulement, mon fils est difficile, il le peut ! et il y a bien de ces mijaurées qui voudraient de lui, mais il feint de ne pas s'en apercevoir. Ainsi, si je vous disais, m'sieu, que parmi les demoiselles de Saint-Ande, il y en a une qui le poursuit, vous savez ce château qu'on voit sur votre droite et où qu'elles habitent à quatre.

— Ah ! bah ! ne put s'empêcher d'interrompre M. de Saint-Ande, aussi ahuri que mal à l'aise.

— Eh oui... celle qui monte à cheval, mieux que vous ou moi et qui s'appelle Reine. Elle vient ici à tout bout de champ, pour ceci ou cela ; c'est un écrou, c'est une tringle, un fer pour son cheval. J'ai vu son jeu, et le fils aussi. Y n'aurait qu'un mot à dire, mais vous comprenez qu'il ne tient pas à une femme qui court les routes sur un cheval, et qui n'a sans doute pas une chemise à se mettre ! C'est pauvre comme Job, et le château tombe quasiment... et...

— Cependant, protesta M. de Saint-Ande très ému et s'évertuant à ne pas le paraître, il me semblait que ces demoiselles avaient une maison bien montée. Elles ont une cuisinière qui sait son métier, et une femme de chambre très bien stylée. Cela se paie.

— Quoi que vous racontez là ! Elles ont hérité donc... Jamais je n'ai entendu dire qu'elles avaient de la domesticité. Ça se saurait ! Elles font leur besogne toutes les quatre, sans demander de services à quiconque, depuis que leur ménage de serviteurs est décédé.

M. de Saint-Ande réfléchissait. Il était désolé d'écouter ces pauvretés, mais c'était aussi des appréciations dont il avait besoin pour se documenter sur ces cousines inconnues. Certainement, il y avait un mystère là-dessous. Ce qu'il retenait surtout et lui causait une désillusion, c'était la conduite de Reine dont le caractère lui paraissait si franc. Ainsi, elle eût épousé ce fils de forgeron, après lui avoir fait des avances, au su et au vu de tous ? Que ces choses étaient pénibles ! Il regrettait presque d'être revenu dans son pays. Il dit tout haut en souriant de son mieux :

— Mesdemoiselles Jeanne et Rosa n'étant pas là,

ces demoiselles, sans doute, ont engagé des servantes pour ne pas être aussi seules.

Le forgeron écarquillait les yeux.

— Elles sont parties ?

— Oui, en villégiature dans la montagne, avec des amis.

Le forgeron murmura lentement :

— Je suis surpris, et je crois qu'il y a de la diablerie dans ces manigances-là. Elles sont fûtées, les quatre Saint-Ande.

M. de Saint-Ande, de plus en plus navré de voir ses parentes si mal jugées, mais voulant tout de même se renseigner, dit encore :

— Je crois que ce sont des jeunes filles très malheureuses de n'avoir ni parents, ni fortune, et sans protecteurs naturels, elles se trouvent en butte à la curiosité publique. Je suis certain qu'elles n'ont jamais causé le moindre tort à qui que ce soit.

— Pour ça, c'est sûr ; elles paient comptant, répliqua le forgeron.

— Et ma femme et moi, poursuivit M. de Saint-Ande, rasséréiné par cette réponse, nous ne pensons que du bien de nos jeunes cousines qui travaillent et tiennent leur propriété dans un état parfait.

— Ah ! répliqua le forgeron suffoqué, vous êtes le cousin des... demoiselles ?

— Oui, le cousin-germain de leur père, je suis André de Saint-Ande.

— Bah ! bah !... excusez, m'sieu... je n'savais pas que vous étiez parent des demoiselles du château. Moi, vous savez, je ne les connais pas beaucoup, et on se fait des idées de travers sur les gens.

M. de Saint-Ande, comprenant que le forgeron allait rétracter tout ce qu'il avait dit précédemment, coupa court à son discours. Il prit congé assez brusquement, dès que sa canne fut raccommodée.

Il n'éprouvait plus le besoin de se promener. Ce qu'il venait d'apprendre lui causait un malaise. Une

désillusion l'atteignait en pensant que Reine était éprise du fils du forgeron.

Puis, il se reprenait en se disant que ce jeune homme devait être fort bien. Quand le malheureux M. de Saint-Ande laissait ce sujet, c'était pour se retremper dans un autre aussi dur à sa sensibilité. Tout le monde connaissait la médiocrité de fortune des quatre sœurs. Alors pourquoi ces domestiques de grand style ? qu'avait voulu insinuer le forgeron ? Sa familiarité goguenarde hantait M. de Saint-Ande. Il aurait voulu voir clair dans ces mystères, mais il ne savait comment y parvenir. Quand il entra, il alla directement dans sa chambre, puis pénétra dans celle de sa femme. Elle était en train de ranger de menus objets dans un tiroir.

— Qu'avez-vous, mon ami ?... fatigué ?

— Nullement.

— Votre promenade vous a satisfait ?

— Oui et non.

— Pourquoi non ?

— Je vais vous narrer mes surprises.

— Ce sera fort amusant !

— Peut-être.

M. de Saint-Ande raconta sa rencontre avec le forgeron et n'omit aucune de ses réflexions. Sa femme écoutait sans dire un mot.

— Je suis désolé, conclut-il, que nos jeunes cousines se soient crues obligées d'avoir un personnel aussi stylé pour nous recevoir.

— Ce serait fâcheux, évidemment, vu leur pauvreté si accréditée, de les induire dans des dépenses superflues.

— Il nous sera facile d'y remédier, s'empessa de dire M. de Saint-Ande, cela ne m'inquiète pas outre mesure. Ce qui me paraît plus grave, c'est le caractère de Reine. Je lui aurais supposé plus de distinction intérieure. Si ses façons sont primesautières,

elles ne manquent cependant pas d'une certaine réserve.

— Ne jugeons pas si vite, ce jeune homme est peut-être fort bien.

— J'aimerais le connaître.

— Combien cela vous sera facile ! Vous savez, d'après ce que vous a dit le père, qu'il est contre-maître sur un chantier de Toul. Quoi de plus simple que d'aller lui parler.

— A quel titre, mon Dieu !

— Les hommes ont mille prétextes ! Vous pousserez ainsi votre enquête à fond. Vous verrez tout de suite si ce jeune homme qu'elle aime sans doute, puisqu'elle lui a fait des avances, vaut la jeune fille... et la dot que nous voulons lui donner...

— Chut !

— Notre porte est fermée !

— Il ne faut pas que nos nièces nous gâtent par intérêt, et puis, elles seraient moins naturelles si elles étaient au courant de nos projets. Nous voulons les caser selon leurs aspirations, et si je suis surpris du goût de l'une d'entre elles, je ne voudrais cependant pas leur imposer ma volonté.

— Ne nous décourageons pas. Ce Marcel Sabas est peut-être un charmant homme.

— Le père et la mère sont bien décevants.

Quand M. et Mme de Saint-Ande pénétrèrent dans le salon, où les deux sœurs les attendaient, ils avaient repris leurs manières affables et souriantes.

Reine s'informa de la promenade de son oncle, en vraie grande dame, ignorante des alentours, et surtout d'une forge, dans laquelle un maître Sabas battait le fer.

Son oncle, lui, l'imagina dans cette forge, et un nuage l'assombrit. Il lui semblait que toute sa joie était abolie d'un seul coup.

Reine était fine, et elle remarqua que son oncle l'examinait d'une façon plus intensive. Elle se de-

manda pourquoi, sans se dire qu'il avait peut-être croisé sur sa route quelqu'un qui l'avait desservi. M. de Saint-Ande lui posa quelques questions qui achevèrent de la surprendre.

- Allez-vous souvent au bourg ?
- Strictement et selon nos besoins.
- Vous y rencontrez des personnes de connaissance ?
- Des fournisseurs simplement.
- Il est certain qu'il est assez difficile d'être aimable sans susciter la familiarité.

Son oncle prononça cette phrase comme s'il se la récitait à lui-même, et Reine ne comprit pas où il voulait en venir.

Cependant, elle n'établissait aucun rapprochement entre ces paroles et la famille Sabas.

Le dîner fut annoncé par Rosa. Elle s'encadra dans la porte et son visage apparut avec une expression rieuse si semblable à celle de Reine, que M. de Saint-Ande en fut de nouveau frappé.

La stupéfaction ahurie de maître Sabas lui revint en mémoire, alors qu'il apprenait que les demoiselles de Saint-Ande avaient deux domestiques. Le bon cousin eut un rire intérieur qu'il eut beaucoup de mal à ne pas laisser éclater tout haut. Non, non, il ne se trompait pas, hélas ! Le stratagème était hardi, mais non impossible. Les jeunes filles n'avaient pas voulu recevoir leurs cousins sans services, autant pour ne pas les gêner, que pour faciliter leur tâche, à elles !

Cette idée parut si originale à M. de Saint-Ande qu'il eût aimé en faire part tout de suite à sa femme, mais il fallait attendre la fin de la soirée. Puis, par un esprit malicieux, provenant de son contentement, il devint si gai que Lydia et Reine se demandaient ce qui survenait.

Rosa elle-même, en dépit de tout protocole, partagea la joie générale. Quand elle s'aperçut de son

sans-gêne, elle pinça les lèvres, mais il était trop tard.

M. de Saint-Ande dit :

— Ne vous retenez pas de rire, Marie, cela sied à la jeunesse. Dans ce château, les heures joyeuses ne sont pas si nombreuses.

— Monsieur a raison ! approuva Rosa-Marie, en reprenant son ton rieur.

Madame de Saint-Ande se montrait interloquée de la familiarité avec laquelle les choses se passaient. Ordinairement, son mari apportait plus de formes dans ses relations avec les domestiques. Elle l'écoutait raconter des épisodes de sa vie au Brésil. Les jeunes filles prenaient grand plaisir à la description des mœurs des races différentes du pays. Rosa était tellement hypnotisée par ces récits qu'elle s'exclamait par endroit.

Lydia la rappelait à l'ordre par des coups d'œil expressifs ; M. de Saint-Ande en surprit quelques-uns. Il dit très naturellement :

— Vous devriez inviter votre cuisinière à entendre ces coutumes ; elle l'aurait bien mérité.

La stupéfaction de Mme de Saint-Ande fut complète. Quant à Lydia et à Reine, leurs yeux se croisèrent avec étonnement.

Rosa disparut du salon et arriva dans la cuisine en s'écriant :

— C'est inouï ! Notre oncle ne demanderait pas mieux que tu viennes écouter ses histoires. Tu trouves cela normal, toi ?

— Il a dû rapporter des idées plus larges de ses voyages ! Il y a des gens qui n'aimeraient pas fraterniser avec des domestiques, et il n'est pas de ceux-là ; c'est tout !

— Et s'il découvre que nous sommes, qu'est-ce que cela peut nous faire ?

— Rien du tout.

— Nous n'en restons pas moins d'honnêtes filles

qui se débrouillent de leur mieux. Notre comédie est toute à notre honneur. Nous n'avons pas d'argent pour nous offrir des « extras », et comme je suppose notre cousin peu riche, sa raison nous comprendra. Il n'aurait pas osé se faire servir par l'une de nous, nous avons tourné la difficulté, et il ne peut que nous en être reconnaissant.

Rosa, malgré son désir de rejoindre ses sœurs au salon, s'assit à côté de Jeanne et la seconda dans l'occupation paisible et sans art de faire briller les couteaux.

La soirée se termina et les deux époux rentrèrent dans leurs appartements. Dès qu'ils furent à l'abri des oreilles, M. de Saint-Ande prit la parole, très excité :

— Subitement, j'ai eu une révélation, écoutez-moi bien ! Les deux jolies domestiques sont nos cousines Jeanne et Rosa !

— Non ?

— J'en suis sûr ! Il ne me manque que leurs aveux. Et dire que leur ressemblance entre elles ne m'a pas éclairé tout de suite ! Jeanne est tout uniment la cuisinière Eudoxie, et Rosa, la diligente femme de chambre Marie.

Une fois sa première surprise passée, Madame de Saint-Ande prit la nouvelle gaiement :

— Savez-vous, cher ami, que ces jeunes filles sont fort avisées, et qu'elles ont de plus un courage étonnant.

— Oui, elles n'ont aucun respect humain. Reste à savoir si leurs façons en tant que « dames » sont supérieures à celles qu'elles affichent en qualité de servantes. Notre Reine distingue parmi ses fournisseurs M. Marcel Sabas, et...

— Vous en venez toujours à ces malheureux ! Je vous assure qu'il doit être séduisant.

— Je le constaterai de mes propres yeux, et dès demain, j'irai à Toul.

— Bon, c'est entendu.

Dans l'aile opposée à celle qu'habitaient leurs cousins, les quatre sœurs tenaient elles aussi un conciliabule secret.

Reine parlait :

— Je ne sais pourquoi l'oeil de notre oncle m'a semblé plus perçant que d'habitude. Je crains beaucoup qu'il n'ait deviné notre camoufflage.

— Rosa est venue me raconter la même chose, répartit Jeanne paisiblement. Je vous confie que cela ne me gênerait nullement que l'on me vît dans l'exercice de mes fonctions. Je n'ai nul amour-propre.

— Je ne renierai pas non plus mon tablier à bavette ! s'écria Rosa, stimulée par la bonne grâce de Jeanne.

— Ce qui est plus grave dans ces circonstances, reprit la cuisinière, c'est que l'argent diminue. J'utilise tous nos produits, mais le café, le sucre, le sel, le tapioca, et le reste, toutes choses que je ne fabrique pas, s'en vont comme les nuages. Avez-vous appris, mes châtelaines — je parle pour Lydia et Reine — combien de temps resteront encore nos aimables parents ?

— Je ne prévois pas de date, murmura Lydia.

Il y eut un silence, puis Lydia demanda :

— A combien se montent tes ressources, Jeanne ?

— J'ai encore deux cents francs, et il faut aller au marché après demain.

Les quatre sœurs semblaient muettes.

— Nous ne recevrons d'argent que dans huit jours, murmura Lydia.

— Oui, et demander une avance, ce serait nous enfoncer dans les difficultés. Il nous faut une situation nette, sans quoi ce serait la débâcle. Ayons beaucoup de prudence, conseilla Jeanne la sage.

— Mais quand nos cousins seront partis, nous travaillerons, s'écria Rosa, c'est convenu !

— Nous sortirons de cette impasse, affirma Ly-

dia non sans autorité. Nous avons retrouvé des parents, ce qui change notre vie. Je me sens plus soutenue, moins abandonnée.

— C'est vrai.

— Puis, nos cousins ne s'éterniseront pas ici. La saison va devenir mauvaise, et le pays lorrain montrera ses rigueurs. Quand on a vécu au Brésil, on n'aime guère la bise !

— Je vais prier pour qu'il gèle cette nuit ! dit Rosa.

— Ah ! non ! les poules ne pondraient plus et les légumes qui restent seraient gâchés. La récolte de nos pommes serait aussi perdue ! Ce serait la ruine !

— Ne nous lamentons pas, encouragea Jeanne ; j'irai au marché avec Reine, cette fois, et j'achèterai au mieux de nos intérêts. J'épicèrai un peu plus les plats et nos hôtes seront encore contents.

Les jeunes filles se retirèrent dans leurs chambres. Rentrée dans la sienne, Lydia réfléchit beaucoup. La nécessité d'une situation s'imposait. Elle se demandait si elle ne devait pas s'en ouvrir à son oncle. Peut-être lui donnerait-il un bon conseil ?

Elle avait espéré un séjour à Paris, chez lui, mais elle n'y comptait plus guère, maintenant qu'elle croyait savoir que la richesse ne l'avait pas favorisé.

« En somme, se disait-elle, il n'y a aucune éclaircie pour nous avec cette visite, si ce n'est la joie de savoir que nous possédons ces parents aimables. A la rigueur, ils pourraient nous secourir, mais ne tablons pas là-dessus. »

## CHAPITRE VI

Le lendemain, M. de Saint-Ande témoigna le désir d'aller sur la route qui conduisait à Vaucouleurs, afin de se rendre à Vannes-le-Châtel.

Les jeunes filles marquèrent leur étonnement, mais leur oncle raconta qu'il avait là un vieux camarade qu'il aimerait revoir.

Ce vieux camarade occupait les fonctions modestes de cordonnier. Peut-être n'existait-il plus, mais M. de Saint-Ande prétendait que son séjour ne serait pas complet s'il ne tentait pas de retrouver ce brave homme qui s'appelait Fournil. Si M. de Saint-Ande évoquait cette relation à moitié perdue dans la brume de sa mémoire, c'était pour avoir un prétexte. Il connaissait bien les Fournil père et fils pour les avoir vus sur le seuil de leur échoppe. De l'âge du fils, ils avaient échangé quelques mots, puis s'étaient rencontrés à quelques parties de gamins. Leur intimité s'était bornée là, mais c'était quand même un nom que l'on pouvait jeter en avant.

M. de Saint-Ande s'en alla à pied pour gagner le bourg, où il comptait prendre un véhicule. Parvenu à Vannes, il chercha l'échoppe du cordonnier. Il la retrouva. Dans une sorte d'hallucination, il crut voir le père Fournil au travail devant sa fenêtre donnant sur la rue.

M. de Saint-Ande s'approcha.

— M. Fournil ?

— Lui-même.

— Etes-vous le fils de celui que j'ai connu, il y a plus de cinquante ans ?

— Mais oui, Ernest Fournil.

— Je suis Saint-Ande.

— Je me souviens, je me souviens, vous étiez un gai luron, et pas peureux pour grimper aux arbres. J'ai souvent pensé à vous ! Et la vie a passé. Ainsi donc, c'est vous ! Ah ! nous avons porté les jours ! Vous êtes venu faire un tour au pays ?

— Je suis venu saluer mon pays... et si la nature n'a guère varié, les choses et les gens ont vieilli.

— Dame, j'ai pris la place du père, je suis l'ancêtre maintenant. J'ai un fils marié et mon petit-fils, qui a douze ans, est mon portrait à son âge. Tout recommence.

— Et vous avez suivi le chemin de la cordonnerie ?

— Pourquoi changer ? Gagner son pain d'une manière ou d'une autre. J'aime le pays et je n'avais pas assez d'argent pour un commerce en ville. Mon fils a eu l'argent du père et un peu du mien. Il a pu acheter une boutique à Lunéville et ses enfants poursuivent leur instruction.

M. de Saint-Ande écoutait ces paroles sages. Fournil avait raison. Il l'admira, le félicita et prit congé.

Maintenant, il se dirigeait, dans sa voiture louée, vers le chantier sur lequel il venait de se renseigner.

— Le chantier de l'entrepreneur Marbal ? Ce n'est pas difficile à trouver. Vous n'avez qu'à suivre cette avenue et vous tournerez à gauche. Vous apercevrez bientôt les piles de planches.

Au bout de quelques minutes de marche, M. de Saint-Ande vit le terrain. Il en franchit la clôture et regarda les hommes.

Il distingua tout de suite le contremaître. Le jeune homme ressortait au milieu de ses ouvriers. Son ton était celui du commandement sans douceur.

— Est-ce M. Sabas ? s'informa-t-il près d'un des employés.

— Oui, monsieur.

Il était assez perplexe sur la façon d'entamer la conversation avec cet inconnu, mais il pensait que l'esprit lui viendrait. L'essentiel était de causer avec celui qu'il cherchait.

Il se rapprocha de Marcel Sabas qui, voyant un étranger, fit quelques pas au-devant de lui.

— Que désirez-vous, monsieur ?

— Peu de chose, monsieur ; quelques planches pour une cabane.

— Vous auriez peut-être dû vous adresser à la maison de commerce.

— Ma foi, vous avez raison ; mais, à dire vrai, l'idée de cet achat ne m'est venue qu'en apercevant vos pièces de bois. Veuillez m'excuser.

— Bien volontiers, je puis même prendre votre commande.

— C'est parfait.

M. de Saint-Ande était embarrassé. Que ferait-il de ces planches ? Quelle adresse donner ? Puis, comment aborder la question sentimentale, ou tout au moins essayer de plonger dans l'âme de ce jeune homme ?

Le hasard vint à son aide. Une femme se profila sur le bord du chantier.

— Bonjour, Monsieur Sabas.

— Bonjour, mademoiselle.

— Mon père m'a chargée de vous dire qu'il vous attendrait dimanche pour les mesures à prendre pour les boiseries de l'église.

— Bon, je lui rendrai réponse ; je ne sais pas si j'aurai le loisir de me rendre chez lui.

— Oh ! vous ferez votre possible, Monsieur Sabas ?

La jeune fille s'enfuit, car c'était une jeune fille, comme l'apprit M. de Saint-Ande.

A peine fut-elle hors de vue que le jeune homme s'écria :

— C'est insensé ! Je ne puis être tranquille ! Cette

petite sottise s'est mis dans la tête de m'épouser, et elle vient me relancer jusqu'ici !

M. de Saint-Ande n'eut aucun mal pour décerner un brevet de fatuité au contremaître. Il prit la défense de la « petite sottise » en disant :

— Elle me paraît charmante.

— Charmante, si l'on veut. Mais je ne tiens pas du tout à lui faire croire que je l'épouserai. Elle n'est pas du tout mon genre.

— Ah ! ah ! serait-ce indiscret de vous demander quel est votre genre ? questionna M. de Saint-Ande, avec une bonhomie familière.

— Je ne me sens pas créé pour épouser une fille d'ouvrier. J'ai fait des études, et je veux entrer dans le monde bourgeois.

— Je trouve votre projet fort louable.

Pour le justifier, le jeune homme dévoila sa manière de comprendre une union :

— Il me faut une compagne pour me faire valoir. Elle saura s'exprimer avec les femmes de mes patrons. Celles-ci diront : « Madame Sabas est fort bien, il faut donner de l'avancement à ce contremaître ».

M. de Saint-Ande ne put s'empêcher de rire de la manière dont Marcel Sabas envisageait le mariage.

— Cela m'est égal que ma femme ne soit pas riche, continua le jeune homme, elle profitera de ma situation, mais j'utiliserai son savoir-faire.

— C'est bien trouvé ! convint son interlocuteur, mais votre cœur, quelle partie joue-t-il là-dedans ?

— Oh ! mon cœur servira quand ma femme aura compris ce que je veux. Elle ne sera pas malheureuse...

— Bien, bien.

Puis, M. de Saint-Ande fit un grand effort pour ajouter :

— Et... vous avez des vues sur une jeune personne qui remplirait les conditions que vous désirez ?

Marcel Sabas hésita et répondit :

— Ici, je ne vois aucune famille, et par conséquent je ne puis trouver ce qu'il me faut ; mais, dans mon pays, il y a une personne qui me conviendrait. Ce sont des demoiselles qui sont quasiment dans la misère. Elles habitent un vieux château croulant et elles seraient contentes d'épouser un brave garçon qui leur apporterait vingt mille francs d'appointement. Tout serait concilié.

Marcel se rengorgea. Il était fier de lui, et, dressé sur cette fierté, il poursuivit :

— Celle à qui je pense ne demanderait pas mieux que de se marier avec moi. Elle est souvent chez le père pour « causer » sur mon compte, et l'on sait ce que cela veut dire, mais je la trouve un peu hardie et ce n'est pas une sécurité pour un homme.

M. de Saint-Ande ne voulut pas tromper plus longtemps Marcel Sabas sur son identité, et il l'interrompit en disant :

— Je juge mes cousines différemment ! Ce sont des jeunes filles qui sont très bien élevées, fort réservées et qui tiennent leur maison admirablement.

— Ah ! s'écria Marcel Sabas, ahuri, vous êtes leur parent ?

— J'ai cet honneur.

— Vous savez, bredouilla le jeune homme, on se fait des idées. Le père m'a fourré celle-là dans la tête ; c'est sûr que je l'épouserais, cette jeunesse-là, mais elle a peut-être du dédain pour moi.

— Je n'en sais rien, répliqua M. de Saint-Ande, je la questionnerai à ce sujet.

— Non, non, c'est inutile ! s'écria le contremaître, comme s'il appréhendait que l'on parlât de lui.

M. de Saint-Ande saisit la nuance. Il constata l'affolement du vaineu. Son visage, taillé sans fi-

nesse, reflétait une terreur, et un tic nerveux le tiraillait.

M. de Saint-Ande prit congé, et ni l'un ni l'autre ne pensa à la commande de planches. Sur le chemin de retour, il se disait :

« Le père et le fils se sont vantés, et chacun s'est rétracté quand ils ont flairé un protecteur naturel et un défenseur pour mes nièces. Ils voudraient le château et se seraient glorifiés de leur malice tout en jouissant de l'abaissement de ces malheureuses. C'est une spéculation qui dénote peu de délicatesse. L'incident se place sous un autre angle. Je vois dans Reine une victime qui croirait peut-être sauver ses sœurs et leur domaine, en épousant cet homme.

Au bout d'un moment, il renvoya sa voiture. Sur la route, ses pas sonnaient ferme comme ceux d'un homme jeune et alerte.

Une automobile le dépassa, puis s'arrêta. Alors qu'il n'avait prêté nulle attention à celui qui conduisait, ce dernier avait cru voir une ressemblance dans ce promeneur solitaire. Il descendit prestement de voiture et revint sur ses pas.

Cette auto, subitement immobilisée, attira les yeux de M. de Saint-Ande qui se retourna et comprit qu'on en voulait à sa personne. Il alla au-devant de ce chauffeur et deux exclamations fusèrent en même temps :

— Saint-Ande !

— Barjarec !

Quatre mains s'étreignirent, tandis que les yeux s'embuaient d'émotion.

— Que fais-tu ici, Barjarec ?

— Hélas ! je suis venu faire un séjour chez mon fils. Tu ignores peut-être qu'il a épousé une Lorraine, mais elle est morte à la naissance de son dernier bébé, et le voici veuf avec quatre enfants.

— Oh !

— J'ai quitté mon manoir breton pour venir sé-

journer chez lui durant quelques semaines. Il m'amène les enfants pendant l'hiver. L'aîné a huit ans et le dernier trois ans. C'est une existence navrante pour mon grand Jacques.

— La vie est décevante. Mais il est jeune.

— Trente-deux ans.

— Il peut se refaire un bonheur.

— Qui voudrait de lui avec quatre enfants !

— Il y a encore des femmes dévouées...

— Et toi, Saint-Ande, que fais-tu dans ce sévère pays ?

— C'est le mien, et j'avais un cousin ici. Il a laissé quatre orphelines, lui aussi, mais elles sont d'âge à se marier. Au bout de cinquante-cinq ans, je suis venu pour les connaître. Ma femme est avec moi, et nous étudions nos nièces à la mode de Bretagne.

— C'est charmant... quatre jeunes filles...

— Dans un château solitaire, et sans fortune, c'est lugubre !

— Les pauvres petites !

— C'est le cas de le dire.

— Nous bavardons là, sur la route, alors que je pourrais te reconduire chez toi.

— Ce n'est pas de refus.

Le baron de Barjarec fit monter son ami près de lui, et ils roulèrent lentement, tout en égrenant leurs souvenirs.

Les deux hommes arrivèrent au château et Reine fut affolée à la vue d'un nouveau visiteur introduit par son oncle.

Les deux jumelles s'étaient précipitées vers le peron en entendant une auto, et elles ne pouvaient en croire leurs yeux.

Rosa-Marie s'éclipsa et vint tout de suite dire à sa sœur Jeanne que c'était un monsieur de Barjarec.

— J'ai entendu ce nom, sans me souvenir dans quelles circonstances.

— Il ne nous connaît pas, c'est l'essentiel.

M. de Saint-Ande présentait son ami à Lydia et à Reine.

Madame de Saint-Ande, l'ayant reçu au Brésil, fut toute surprise de le revoir de façon aussi imprévue.

Lydia, toute à l'aise, donnait sa mesure de femme du monde ; Reine, encore un peu intimidée, essayait d'imiter sa sœur.

Toutes les deux, en leur for intérieur, regrettaient que leurs deux sœurs n'eussent pas leur place près d'elles. Leur gêne s'accrut quand elles entendirent M. de Saint-Ande :

— Mes deux autres nièces sont en voyage, et je suis désolé de cette absence, ainsi que ma femme. Nous voudrions attendre leur retour ; cependant, s'il se prolonge, il nous faudra regagner Paris sans les avoir vues. Mais si, comme je l'espère, nos quatre jeunes parentes veulent bien séjourner dans notre intérieur, nous aurons tout le loisir de faire connaissance.

M. de Barjarec accepta ces explications sans aucun commentaire.

Le visiteur, après vingt minutes de causerie, se leva en alléguant :

— Je m'attarde et je crains que mon fils ne soit inquiet. Permettez-moi de prendre congé de vous.

Il s'inclina devant les maîtresses de maison et leur tante. Dans le vestibule, il remarqua Rosa-Marie qui lui tendait son manteau de voiture.

Son ami lui dit, devant la jeune fille :

— Mes nièces ont là une femme de chambre d'un style impeccable.

— J'en suis fort surpris, parce que mon fils a beaucoup de mal à former ses serviteurs ; un homme n'a pas le doigté qu'il faut.

M. de Saint-Ande continua :

— Quant à la cuisinière, c'est une perle rare, et

il faut absolument que je te la présente... cordon-bleu émérite et distinction étonnante.

— Mais, mais, protesta M. de Barjarec interloqué.

En riant devant Marie-Rosa ahurie, M. de Saint-Ande entraîna son ami dans la grande cuisine où brillaient les cuivres.

— Eudoxie, voici un ami qui aimerait bien vous embaucher pour sa maison.

— Monsieur est bien bon, mais je ne veux pas quitter ces demoiselles.

— Vous feriez œuvre pie, Eudoxie ; il y a quatre petits enfants sans mère et un papa bien en peine pour ses menus !

— Oh ! s'apitoya Jeanne avec un éclair dans les yeux.

— Vous ne voulez pas ? insista M. de Saint-Ande.

— Je regrette de ne pas le vouloir, murmura Jeanne avec émotion.

Les deux amis sortirent de la cuisine. Sans parler, ils parvinrent jusqu'à l'auto.

— Es-tu devenu fou ? demanda le baron.

— Pourquoi ?

— De me faire faire la connaissance de la cuisinière qui est fort bien, d'ailleurs ; mais dans quelle intention, grand Dieu !

— Je pense à elle pour ton fils.

— Nous avons ce qu'il nous faut pour le moment, le personnel est à peu près convenable, quoique fruste.

— Je pense à elle comme *femme* pour ton Jacques..

— Quoi !

M. de Barjarec examinait son ami d'un œil inquiet, comme s'il craignait un accès de démence.

Lui, riait.

— Tu te figures que j'ai l'esprit dérangé ? Non, écoute un peu ce que je vais te confier.

Il lui parla des soupçons qu'il avait eus et com-

ment, de déduction en déduction, il avait acquis la certitude que la cuisinière et la femme de chambre étaient les propres sœurs de Lydia et de Reine.

— Je sais, ajouta-t-il, combien Jeanne de Saint-Ande est une jeune fille dévouée, aimant les enfants. Alors, il m'a semblé que ton malheureux Jacques pourrait encore être comblé par la vie. Il est riche, je doterai Jeanne. Réfléchis ; tu as vu la jeune fille, tu as remarqué son air franc. Amène Jacques au plus tôt, avant que nous partions et si Jeanne est conquise, ce mariage pourra se faire. Si je parle ainsi d'elle, c'est que je sais qu'elle tient à son pays et à sa demeure.

— Il est certain que ce château a du cachet et qu'il est bien placé pour de l'élevage, ambition de mon fils.

Ainsi se quittèrent les deux camarades.

M. de Barjarec qui n'avait pu répondre un mot à ces confidences, tellement il était abasourdi, arriva dans cet état d'âme à destination.

Il ne s'attendait pas à ce que sa course lui vaudrait une future belle-fille.

— Ah ! mon père, cria une voix dès que la voiture se fût arrêtée, je commençais à être bien inquiet par votre longue promenade. Que vous est-il arrivé ?

Un jeune homme ouvrit la portière de la voiture que M. de Barjarec avait conduite au garage.

— Vous savez qu'il me faut peu de chose maintenant pour que je me tourmente. La solitude m'est pernicieuse.

— Eh bien ! mon fils, il ne tient qu'à toi d'avoir une compagne.

Jacques de Barjarec regarda son père qui parlait sérieusement, puis il resta silencieux. Enfin, il dit lentement :

— Qui voudrait de moi et de mes quatre enfants ! C'est que je tiens à ne pas m'en séparer.

— Figure-toi, répliqua son père, que j'ai rencontré mon vieil ami de Saint-Ande.

— Bah !

— Et si je parais jouer au coq-à-l'âne, en t'annonçant cette rencontre, c'est qu'elle a du rapport avec un remariage pour toi. Mon ami est en séjour chez ses nièces et il m'a offert, pour devenir ta compagne, la cuisinière des demoiselles de Saint-Ande.

Jacques de Barjarec regarda son père avec une stupéfaction semblable à celle que ce dernier avait manifestée.

— Qu'est-ce à dire ? balbutia-t-il.

M. de Barjarec riait.

— Tu es confondu ?

— On le serait à moins. Votre ami a la plaisanterie lourde.

— Ecoute l'amusante histoire. Saint-Ande est arrivé chez ses nièces à la manière d'un bolide ; il n'avait plus jamais donné de ses nouvelles, mais soudain la vie de famille l'ayant pris au cœur, il s'est souvenu de ses cousins Saint-Ande. Il a appris leur mort et a su que leurs descendantes végétaient dans un château qui vieillissait, et qu'elles n'avaient pas le moyen de le restaurer, ni de s'offrir des serviteurs aux prix modernes. A l'annonce de l'arrivée de leur parent et de sa femme, les jeunes châtelaines, qui sont industrieuses, se sont réjouies d'abord, et ont vite calculé que les provisions de la maison seraient suffisantes pour la nourriture. Mais le service les gênait. Elles ne voulaient pas paraître trop au-dessous de leur condition et cela autant pour elles que pour leurs invités. Comme elles sont quatre, deux se sont dévouées pour être et cuisinière et femme de chambre, et ceci dans le meilleur style. Jeanne, la seconde, réussit les plats à merveille, et elle aime les enfants. Saint-Ande m'assure qu'elle serait une femme pour toi.

— Quel roman !

Jacques s'amusait franchement et un intérêt naissait dans sa vie. Il dit :

— Elles ont du cran et savent se débrouiller !

— Sans se plaindre, ce qui est mieux.

— Et elle n'aurait pas peur, cette gentille Jeanne, de mes quatre diabolins ?

— C'est à toi de le lui demander.

Les réflexions du père et du fils s'arrêtèrent là momentanément. Mais Jacques devint songeur, une lumière soudaine lui apparaissait. De savoir non loin de lui, quatre silencieuses jeunes filles qui travaillaient vaillamment, l'électrisait. Il admirait ce courage.

Il se disait : « Avoir une compagne énergique près de soi, une mère pour mes enfants, que la vie serait agréable encore, après l'orage qui s'est abattu sur moi. Et si, comme mon père me le fait pressentir, je pouvais changer d'habitation, ce serait parfait. Ici, cette gentilhommière est trop petite et je n'y ai que des souvenirs navrants... »

Ainsi le jeune père échafaudait déjà des projets pendant que Jeanne encore abasourdie par l'irruption des deux amis dans son domaine, épiloguait sur cet incident.

Rosa était sa confidente pour l'instant :

— Alors, sans que je m'y attende le moins du monde, mon oncle m'offre cette situation, je devrais dire « place », chez ce M. de Barjarec. Je ne savais plus où me cacher. Se doute-t-il vraiment de mon identité et penserait-il à moi pour son veuf ?

— Je ne sais plus ; mais c'est dommage que tu te sois exilée du monde pour devenir cuisinière, tu manques peut-être un bel avenir, dit Rosa non sans amertume. Ce monsieur de Barjarec est riche et cela t'aurait un peu changée, ma pauvre grande.

— Eh ! je ne suis pas aussi sûre que cela d'avoir été rabaissée dans l'esprit de mes deux visiteurs ! Je crois être appréciée dans mon état, et mon oncle

me paraît doué d'une malice aiguë. Il se joue de nous.

— Puisses-tu dire vrai !

— Moi, je suis persuadée qu'un miracle est en train de s'opérer.

— Tu me réconfortes. Il me tarde de voir Lydia et Reine afin de pouvoir causer avec elles. Iras-tu au marché demain ?

— Il le faut bien. Je veux acheter moi-même et au plus juste. Cette pauvre Reine sera obligée d'emporter des pommes, elle qui voulait attendre pour les vendre plus cher. Le vent d'octobre n'a pas encore passé dessus. Tant pis ! l'essentiel est que nous tenions.

Rosa alla préparer son couvert, car l'heure du dîner arrivait. Jeanne se pencha au-dessus des casseroles qui répandaient un fumet délicieux.

Le repas fut servi dans le calme habituel, et M. et Mme de Saint-Ande eurent des éloges bien sentis pour la succulence des plats. Les deux époux se retirèrent dans leurs appartements assez tôt, M. de Saint-Ande étant las par sa course.

Sitôt la porte refermée, il s'écria :

— Je crois avoir accompli du bon travail. J'ai rencontré mon vieil ami et il me semble que Jeanne serait une mère pour ses petits-enfants.

— J'ai eu tout de suite la même idée. Pourvu qu'ils se plaisent.

— Ils se plairont.

Ce fut affirmé d'un ton péremptoire. Puis, le bon oncle ajouta :

— De plus, j'ai vu le fils Sabas, un prétentieux qui m'a tout d'abord raconté que Mlle de Saint-Ande voudrait bien l'épouser. Puis, devant mes questions précises, il s'est rétracté. J'en ai déduit que le père et le fils désireraient le château qu'ils obtiendraient ainsi à bon compte après avoir chassé de chez elles les sœurs co-propriétaires. Tout cela manque de

beauté, mais c'est humain quand on est ambitieux.

— Ainsi, ce jeune homme n'est pas charmant, comme je le croyais ?

— Pas du tout ! et cela m'étonnerait fort, maintenant, si Reine avait une inclination pour lui.

M. et Mme de Saint-Ande continuèrent de discourir avec animation, pendant que les quatre sœurs commentaient les incidents qui survenaient dans leur vie.

La vedette du jour était Jeanne.

— Que dites-vous de cela, mes enfants ? On fait des grâces au cordon-bleu, on vient lui présenter les visiteurs, en un mot, on veut enlever la cuisinière !

— Ainsi, vous croyez, demanda Lydia, que notre oncle a découvert notre ruse ?

— Certainement, affirma Jeanne. Il n'aurait pas cette façon de faire avec des domestiques ordinaires.

— Oh oui ! nous sommes démasquées, et j'en suis bien heureuse ! s'exclama Rosa. Cela m'ennuyait de ne pas rester au salon, à écouter les histoires que raconte notre oncle.

— Ecoutez, mes amies, interrompit Lydia, nous bavardons comme des étourdies. Nous ne sommes nullement sûres de ce que vous avancez, nous avons une imagination un peu trop débordante. Il se peut que notre oncle cherche à nous caser, mais il se peut aussi que M. de Barjarec ne convienne pas à Jeanne. Puis, désire-t-il se remarier ? Nous n'avons que des données très vagues à ce sujet. De plus, vous êtes convaincues que notre oncle a deviné notre supercherie, mais nul fait certain ne nous le prouve. J'estime donc que nous devons rester dans le *statu quo* pour les fonctions de Jeanne et de Rosa (à moins qu'elles n'en soient excédées), jusqu'à ce que nos cousins nous aient clairement exprimé une certitude à cet endroit.

— Moi, je me trouve très bien de mes attributions, s'empressa de dire Jeanne. Je serais beaucoup

plus lasse et énérvée en m'asseyant à table avec vous.

Jeanne fut approuvée. Rosa, elle non plus, ne se trouvait nullement diminuée, parce qu'elle servait et desservait la table. Quant au ménage, elle aidait Lydia tous les jours habituellement, et rien n'était donc changé.

Chacune alla dormir après la prière en commun, et Jeanne rêva que quatre diabolotins se suspendaient à ses bras en lui demandant de la crème.

## CHAPITRE VII

M. de Saint-Ande se promenait dans les allées du parc du château. Il réfléchissait à une masse de choses, et naturellement, ses pensées franchissaient les obstacles et le temps. Il voyait ses quatre nièces mariées, le château restauré, les jardins plus productifs.

Comme il passait devant la fenêtre des communs, il fut attiré par un bruit de voix, et malgré lui il entendit des paroles qui ne l'étonnèrent point, mais qui l'émurent.

— Il nous faut encore un peu d'argent, ma petite sœur, et je n'ai que tes pommes.

— J'aurais voulu les conserver encore un peu ; elles vaudront plus cher d'ici quelques semaines, quand les mauvaises seront éliminées. C'est bien ennuyeux.

— Aussi peu que je dépense, il faut quelques fournitures pour agrémenter mes plats et puis, nos oncle et tante sont si gentils qu'ils valent bien les frais que nous faisons pour eux.

M. de Saint-Ande s'éloigna.

Il était convaincu de trois choses : d'abord de la parenté de la cuisinière et de la femme de chambre avec Lydia et Reine. Puis, de l'embarras pécuniaire de mesdemoiselles de Saint-Ande.

Enfin, il était heureux de constater combien elles étaient désintéressées et les paroles charmantes qu'il venait d'entendre l'incitaient à un élan de générosité avant l'heure. Il avait voulu se réserver pour l'avenir, mais il trouvait que ce serait cruel d'atermoyer. Il se décida donc à demander à Reine de l'accompagner au marché pour refaire connaissance avec la petite ville. Il se promettait d'acheter les pommes que Reine allait vendre, mais il comptait les payer le triple de leur valeur. Et du moment que les jeunes filles séjourneraient à Paris, elles n'avaient plus besoin de leurs fruits. Très simplement, quand il vit Reine avec la voiture attelée, il demanda :

— Serait-il indiscret de me joindre à vous ?

— Cela vous amuserait, mon oncle ?

— Je voudrais revoir le pays, cette vieille ville aussi, que j'imaginai si grande alors que j'étais enfant.

— Eh bien ! montez ! Jeanne, non Eudoxie, veux-je dire, va venir tout de suite.

Reine se mordait les lèvres de s'être trompée de prénom, mais son oncle parut n'y prêter aucune attention, bien qu'intérieurement, il fût ravi de cette méprise.

Il pensa : « Elles ne pourront pas tenir leur rôle longtemps. Elles sont trop franches. »

Jeanne arriva et monta prestement en voiture avec un panier, qui devait au retour contenir les provisions. Elle n'était pas très satisfaite en constatant la présence de M. de Saint-Ande, mais elle s'y résigna. Elle craignait qu'il ne s'accrochât à leurs pas et que des fournisseurs, la reconnaissant, ne trahissent sa personnalité.

M. de Saint-Ande ne pensait nullement à s'im-

poser aux jeunes filles, mais il voulait acheter les pommes. Plus fort que Machiavel, il épia ses nièces, en se dissimulant et quand il les vit parlementer avec l'acheteur, il griffonna un mot pour ce dernier en ajoutant dans l'enveloppe une somme qui dépassait très largement le prix des fruits.

Son stratagème ayant réussi, il continua ses exploits par un projet qu'il avait conçu. Il entra chez un grand fournisseur et se fit préparer un colis imposant, composé des meilleures denrées. Il donna l'adresse du château de Saint-Ande afin qu'on les y apportât.

Pour passer le temps qu'on lui avait accordé, avant de reprendre la voiture, il s'arrêta de-ci, de-là, devant les vitrines des magasins, et, soudain, il se vit en face de M. Barjarec et de son fils.

— Il est donc écrit que nous nous rencontrerions sans cesse cette année ! s'écria son ami. Je te présente mon grand Jacques.

— Je suis enchanté de vous connaître.

— Et moi aussi, monsieur. Mon père m'a beaucoup parlé de vous.

— D'autant plus, ajouta M. de Barjarec, que mon vieux camarade veut te marier.

— Hum ! je ne demande pas mieux, mais ce sera difficile. J'ai quatre enfants qui me sont chers, et...

— Ils seront admirablement soignés par Jeanne de Saint-Ande. Une personne qui a tant de soin pour la cuisine ne peut être qu'une perle et je suis certain que vous serez heureux.

— J'en accepte l'augure, mais pourrai-je bientôt apercevoir cette merveille ?

— Je suis content de te voir pressé, lui dit son père avec gaieté, parce que de te sentir sans compagnie, avec les petits aux mains d'une étrangère me désole parfois.

M. de Saint-Ande réfléchissait. Il dit :

— Jeanne est ici ; elle procède à des emplettes, et si vous pouviez l'apercevoir...

— Si c'est possible ?... murmura Jacques avec un éclair de satisfaction dans le regard.

— Nous allons donc combiner cette affaire. Je sais qu'elle doit aller en dernière course chez le grainetier et vous pourriez vous poster non loin de la boutique. C'est une jeune fille simple à reconnaître : grande, blonde, un teint clair, une démarche assurée, un air de réserve un peu hautaine, mais un sourire aimable qui vient d'une façon spontanée. Je suis sûr que vous la devinerez entre cent.

— Eh bien ! je vais m'amuser à ce jeu. Je vais vous quitter et je ferai semblant de lire un journal en face de la boutique.

Jacques se sépara des deux amis et alla guetter l'arrivée de la jeune fille qu'il était curieux de voir. Ce projet de mariage le séduisait. Si les hypothèses de M. de Saint-Ande pouvaient se réaliser, il ne demanderait pas mieux que d'habiter le château de Saint-Ande, ne se souciant pas, par délicatesse, d'installer sa seconde femme dans la demeure de la première.

Jacques de Barjarec était un sentimental. Il avait beaucoup aimé la mère de ses enfants, épousée par amour. La mort était venue cruellement interrompre leur bonheur. Le jeune veuf pensait ne plus pouvoir jamais s'intéresser à une autre femme, et il était tout surpris de voir qu'il ne repoussait pas l'idée de se remarier.

Il se riva à son poste d'observation, et, les yeux par-dessus son journal, il chercha à deviner parmi les femmes qui entraient chez le grainetier, celle qu'il cherchait.

De loin, il crut la reconnaître. Il avança de quelques pas et se retourna. Soudain, elle fut devant lui, et il tressaillit de tout son être. Elle était là, blonde et sereine, le regard large et franc. La finesse de

ses traits indiquait la race et sa distinction imposait. Elle ne vit pas cet inconnu qui la contemplait et franchit le seuil du magasin. Bientôt, elle en ressortit avec un paquet de plus aux doigts. Jacques la regarda qui s'enfonçait dans la rue lumineuse. Sa toilette bleu marine la rendait plus svelte, son chapeau de la même teinte ressortait sur les cheveux blonds noués en torsade.

Jacques pensa, rieur :

« Quelle modestie faut-il pour abdiquer tant de charme et se laisser surprendre dans le rôle ingrat de cuisinière. Cette jeune fille mérite une revanche et je regrette de ne pouvoir la lui offrir plus complète. Hélas ! Je suis un veuf chargé de famille. Je comprends que M. de Saint-Ande ne se soit pas laissé aveugler longtemps par ce travesti ! »

Si la dernière phrase du jeune homme redevenait gaie, il fut repris tout de suite par le regret de sa pénible situation. Le doute l'accablait et il n'était pas loin de trouver son cas désespéré.

Il montrait un visage si sombre, quand il rejoignit les deux amis, que ceux-ci anxieux, lui posèrent tout de suite des questions :

— Elle ne te plaît pas ?

— Vous ne la trouvez pas à votre goût ?

— Hélas ! répondit Jacques soucieux, elle est trop bien, et jamais elle ne voudra de moi.

— Ne désespérez pas encore ! dit M. de Saint-Ande en riant. Je suis bien content que votre impression ait été aussi agréable.

— Je serais heureux que cette union se fit, murmura M. de Barjarec.

— Je vais vous laisser, mes amis. L'heure fixée par Reine va sonner et je ne veux pas être en retard. Je vous enverrai un mot pour vous appeler dès que les voies seront préparées. Il faut d'abord que la situation devienne normale et que je n'aie pas besoin

de chercher votre fiancée à la cuisine. Au revoir, à très bientôt !

Des poignées de mains furent échangées, et M. de Saint-Ande quitta son ami et son fils.

Il arriva quelques minutes en avance, et profita de ce répit pour redonner à son visage, un air de gravité paisible.

Les jeunes filles ne se firent pas attendre.

M. de Saint-Ande alla au-devant d'elles.

— Vous avez été satisfaite de vos achats, Reine ?

— Oh ! les achats, c'est à peu près toujours la même chose... alors, je suis blasée. Si on pouvait acheter tout ce que l'on désire, ce serait peut-être amusant, mais se cantonner aux strictes nécessités, manque de charme. Pourtant, j'ai eu une chance inouïe. Un marchand de primeurs me retient toujours quelques pommes ; je lui en apportais aujourd'hui, et il s'est trouvé qu'un amateur les avait retenues pour un prix invraisemblable. Vous me voyez ravié. Donc, au lieu de revenir avec une bourse vide, je rentre avec un portefeuille garni. Ah ! la culture, mon oncle, c'est une Providence toujours en éveil, on peut toujours se rattraper sur un produit.

Reine riait en parlant, enchantée d'avoir conclu une si belle affaire. Son oncle l'écoutait avec attendrissement, heureux d'avoir secondé la Providence. Tous les deux aidèrent Eudoxie-Jeanne à caser le panier de provisions dans la voiture. Puis, tous les trois s'étant installés, le cheval, sentant le retour, galopa sur la route de la plaine.

Ils arrivèrent à la demeure sans encombre, et Jeanne se dirigea tout de suite vers la cuisine pour préparer son déjeuner. Reine alla s'occuper de Phébus. M. de Saint-Ande rejoignit sa femme dans le salon où elle était en compagnie de Lydia.

Bientôt Reine arriva et raconta la vente sensationnelle de ses pommes. Lydia en fut surprise et le ma-

nifesta gaiement. M. et Mme de Saint-Ande jouissaient pleinement de leur joie si franche.

Un peu avant l'heure du repas, Lydia fut appelée à la cuisine, où elle vit Jeanne, affairée et joyeuse, devant une caisse pleine de provisions.

— C'est sûrement M. de Saint-Ande qui nous a fait envoyer tout cela ! Décidément, c'est un jour de chance aujourd'hui.

Ainsi qu'une ménagère experte autant qu'économe, Jeanne énumérait les paquets et évaluait leur contenance.

— Des champignons... eh ! mon oncle a aimé la tourte ! de la crème d'anchois... oh ! le beau poisson ! des câpres...

Lydia était tout heureuse de la joie de sa sœur, et un peu confuse aussi. Tous les jours, elle avait des remords vis-à-vis de ses pseudo-servantes et plus d'une fois, elle avait failli dévoiler la machination qu'elles avaient ourdie. Ce qui la retenait, c'est qu'elle savait que Jeanne préférerait cet arrangement qui lui permettait plus de liberté et moins de fatigue.

Lydia réservait donc cet aveu pour la veille du départ de ses cousins, et elle n'était pas sans appréhension quant au résultat de cette révélation.

Puis, un espoir surgissait pour donner une compensation à Jeanne : ce projet de mariage. Quatre enfants ! Aussi ardue que se présentât cette tâche, elle n'en comportait pas moins une beauté, celle de former des âmes. Si Lydia ne se sentait pas la force d'accepter ce rôle, elle savait que Jeanne le remplirait à merveille, avec sa sérénité, sa patience, et par la manière dont elle prenait les événements quotidiens. Elle savait aimer sans récrimination.

Jeanne parlait :

— Notre oncle a eu là, une fameuse idée. S'il m'était permis de le remercier en tant que cuisinière, je le féliciterais sur le choix de ses achats. Ils

ont dû être bien prémédités, et sûrement notre tante n'y est pas étrangère. Quand je serai redevenue Jeanne de Saint-Ande, je les complimenterai.

— Veux-tu que ce soit tout de suite, Jeanne ?

— Oh ! non, ce serait le plus mauvais service que tu pourrais me rendre !

Ainsi absoute, Lydia revint dans le salon où elle traduisit de son mieux la satisfaction d'Eudoxie et M. de Saint-Ande porta un terme aux remerciements de sa nièce en lui disant :

— Je suis très fier d'avoir réussi dans mes courses ménagères, ce qui tend à prouver que les gens du monde ne sont pas toujours aussi maladroits qu'on le suppose quand il s'agit de besognes inaccoutumées.

Cette phrase laissa Lydia et Reine songeuses durant quelques secondes. Elles y virent une allusion nette au rôle de leurs sœurs et elles furent quelque peu embarrassées. Surmontant sa gêne, Lydia relança la balle non sans grâce et répondit :

— C'est le propre des gens intelligents.

M. et Madame de Saint-Ande sourirent sans répondre.

A table, le bon oncle dit avec négligence :

— Avez-vous, parmi vos fournisseurs, un maréchal-ferrant du nom de Sabas ?

Reine tressaillit et eut l'intuition que la guerre s'allumait. Qu'avait pu raconter Sabas ?

Lydia répondit avec beaucoup de calme :

— Je crois que Reine va chez lui pour faire ferrer son cheval.

— Oui, appuya Reine fortement.

Son oui ressemblait à un défi.

M. de Saint-Ande continua, imperturbable :

— Ce brave homme m'a paru plein de bon sens.

Un silence plana. Pour le dissiper, M. de Saint-Ande demanda :

— N'est-ce pas là votre avis ?

Il allait prudemment. Ne sachant pas ce que Reine pensait du maréchal, il ne voulait pas porter de jugement à la légère. Il voyait le début d'irritation de la jeune fille, mais il en ignorait la cause. Était-elle irritée parce qu'elle envisageait la découverte d'un secret ?

Elle répondit brièvement :

— A la campagne, les gens ont souvent du bon sens.

M. de Saint-Ande constata non sans tristesse qu'elle défendait son futur beau-père. Il pensa : « Ces deux hommes ne se sont pas vantés, mais ils craignent un refus et n'osent s'avancer, d'où leurs rétractations. Je n'aurais pas cru cette gentille Reine aussi amoindrie dans ses ambitions et je suis venu trop tard pour la sauver. »

La fin du déjeuner fut assez maussade, bien que Madame de Saint-Ande se multipliât pour effacer le malaise dont les deux sœurs semblaient enveloppées.

Reine souffrait terriblement dans son amour-propre, alors que son oncle essayait de cacher ses impressions. Il sentait la jeune fille inquiète, et elle était surtout ennuyée de rester muette. Elle était sûre que Sabas avait parlé d'elle et ne doutait pas de sa rancune.

Lydia s'apercevait que l'harmonie se désagrégait et bien qu'elle tentât de ramener l'atmosphère à un degré plus sympathique, elle découvrait que ses efforts restaient vains.

Si M. de Saint-Ande était désemparé, c'est qu'il se disait que si ce mariage avait lieu, Reine ferait le vide autour de ses sœurs. Il se persuadait que Jacques de Barjarec reculerait devant une union avec Jeanne s'il devait être le beau-frère de Marcel Sabas, peu attirant.

Le bon oncle avait du mal à reconquérir son visage affable. Il traitait de sotte cette pauvre Reine en son for intérieur, et la blâmait de n'avoir pas su at-

tendre. Elle n'avait que vingt-deux ans après tout, et rien n'aurait été perdu si elle avait patienté.

Les Sabas, père et fils, lui inspiraient tant d'antipathie qu'il ne pouvait s'empêcher d'avoir un reflet de dédain sur ses traits.

Le lendemain, il arpentait le parc et réfléchissait à la manière de pousser Reine dans ses derniers retranchements. Il voulait qu'elle avouât.

La veille au soir, avec sa femme, ils avaient commenté longuement cet incident, et si Madame de Saint-Ande protestait contre le choix de la jeune fille en assurant qu'elle n'avait pu ressentir un sentiment tendre pour un homme vulgaire, M. de Saint-Ande alléguait l'amour, qui ne connaît rien de la raison. Il s'était promis que ce mystère serait éclairci et que le lendemain il saurait à quoi s'en tenir.

Il errait dans le parc, cherchant une formule, pour que son enquête fût assez politique pour masquer sa curiosité. Il pensait parfois qu'il se mêlait de choses qui ne le regardaient pas, mais, du moment qu'il voulait s'occuper de ses nièces, il jugeait qu'il acquérait le droit de scruter leurs consciences.

Reine avait très mal dormi. Les paroles concernant maître Sabas la poursuivaient. N'étant pas habituée aux hypocrisies, elle était malheureuse de supposer que son oncle pouvait la juger mal. De tout son cœur, elle appelait une occasion, une circonstance qui pussent lui permettre de se justifier, de repousser loin d'elle, les malaises que cette demande en mariage lui avait donnés. Elle aussi, pour se remettre de sa nuit aux réveils fréquents, tournait dans le parc.

Plus agitée encore que son oncle, elle cassait de temps à autre la branche sèche qui s'offrait à elle. Parfois, une parole sortait de ses lèvres, et elle se promettait d'expliquer à ses cousins ce qui lui était arrivé, mais elle trouvait tant de difficultés à cette

réalisation qu'elle se sentait, contre son ordinaire, toute découragée.

Au détour d'une allée, l'oncle et la nièce se virent face à face.

— Bonjour, mon oncle.

— Bonjour, Reine.

— Vous avez passé une bonne nuit ?

— Mais oui, et vous ?

La jeune fille aurait voulu répondre non, mais elle estima que ce serait la cause d'une suite de questions, et elle dit :

— Fort bonne.

— Il est vrai qu'à vingt-deux ans, on a un sommeil tout uni.

Reine ne riposta pas.

Ils marchèrent silencieusement pendant quelques secondes, puis M. de Saint-Ande articula péniblement :

— Les feuilles commencent à jaunir.

— Oui, c'est assez lugubre.

— Pas toujours. Quand il y a un rayon de soleil on dirait des pièces d'or qui tourbillonnent. Et puis, il y a les beaux tons rouges...

— Oui, mais j'aime mieux toutes les teintes de vert qui annoncent le printemps.

— Oui, c'est entendu.

M. de Saint-Ande s'énervait. La conversation ne prenait pas le tour qu'il désirait.

Il attaqua franchement :

— Le mariage est-il dans vos goûts, Reine ?

— Oui, mon oncle.

— J'aurais bien un parti à vous proposer. Mais je crains qu'il ne soit pas ce que vous souhaitez.

Fort émue, la jeune fille se taisait. Il continua :

— Il faudrait peut-être quitter votre pays, et il se peut que vous teniez à ce sol, à vos relations...

— Nous n'en avons pas ! interrompit Reine.

M. de Saint-Ande ne se démonta pas, et il poursuivit la phrase qu'il avait préparée :

— ... et aux amitiés formées depuis toujours, ainsi qu'aux voisinages.

Rouge, agressive, Reine cria :

— Pourquoi me dites-vous tout cela ?

— Mais ne sont-ce pas là des questions naturelles ?

— Non, s'exclama Reine, elles ne sont que des prétextes. Vous avez une arrière-pensée que vous hésitez à prononcer.

Sous l'empire de son tourment, retenu depuis la veille, la jeune fille éclata en sanglots.

M. de Saint-Ande fut tout à fait convaincu que sa nièce avait une imprudence à se reprocher. Sans doute avait-elle flirté avec le jeune Sabas, en lui laissant croire qu'il pourrait devenir un mari pour elle.

Devant ces larmes inattendues, il pensa qu'elle regrettait des promesses stupides qu'elle aurait voulu reprendre, et il la plaignit. Il comprenait que cet isolement, le vide de ce cœur eussent amené une circonstance semblable. D'instinct, la jeune fille avait recherché un soutien, et ce jeune homme, haussé par ses études au-dessus de sa condition, lui avait paru réaliser ce qui lui était possible comme époux.

Il dit avec bonté :

— Ma pauvre petite, qu'avez-vous ?

— Pardonnez-moi, murmura-t-elle.

— Qu'ai-je à vous pardonner ?

— Mes pleurs et ma nervosité.

— Vous êtes sous l'influence de quelque pensée obsédante, ma petite Reine, et quand vous me l'aurez confiée, elle ne vous pèsera plus.

Reine essuya ses yeux et dit :

— Je ne suis pas aussi sottement émue d'habitude, mais il m'est survenu une épreuve qui m'a rendue craintive.

« Nous y voilà, pensa M. de Saint-Ande, la malheureuse enfant va m'avouer que leur misère l'a forcée d'accepter les ouvertures du contremaître. Si seulement, il était bien. »

Reine raffermi sa voix pour dire :

— Vous avez parlé hier soir de maître Sabas, et j'ai deviné tout de suite que vous aviez échangé quelques paroles à mon sujet.

— C'est exact.

— Or, j'ai souffert de la part de ces Sabas, une humiliation qui m'a été cruelle, bien qu'il n'y ait aucun motif. Maître Sabas, confiant en ma manière un peu familière de causer avec les paysans, s'est cru autorisé à me demander en mariage pour son fils.

Reine rougit en prononçant ces paroles. Elle murmura, un peu plus bas :

— C'est très mal, mais ma fierté a été fort atteinte par cette avance. Je me suis sentie dépréciée. Je me suis interrogée, cherchant à savoir si je n'avais pas lancé une parole pouvant laisser espérer que j'épouserais volontiers M. Marcel Sabas, que je ne connaissais même pas de vue ! Mais j'ai eu beau fouiller ma conscience, je n'ai rien trouvé.

Reine s'arrêta, oppressée, alors que son oncle murmurait :

— Pauvre enfant !

Elle reprit avec plus de calme, réconfortée par cette voix compatissante :

— Nous avons pensé, mes sœurs et moi, que notre pauvreté seule avait poussé maître Sabas à cette démarche. Il m'a fait entrevoir que le château serait plus ou moins en ruines d'ici peu, et que nous serions heureuses de trouver un propriétaire pouvant le réparer.

Reine s'arrêta, car elle suffoquait de chagrin, puis elle reprit en balbutiant :

— Je ne savais pas que l'on pût être aussi sauvage et aussi cruel.

— Ma chère petite, murmura M. de Saint-Ande, très ému.

Il venait d'apprendre à connaître le vrai caractère de Reine.

Il laissa à la jeune fille le temps de se remettre. Elle disait :

— Suis-je assez ridicule d'être aussi sensible ! Je n'ai pas encore achevé ma confiance pourtant !

— Restez quelques minutes sans parler... Avançons dans ce joli sous-bois. C'est ravissant par ici. Je ne m'imagine pas du tout ces Sabas savourant la poésie de ce coin ! ajouta en riant M. de Saint-Ande.

— Ils sont peut-être poétiques, mais d'une autre manière, murmura Reine.

— C'est très juste.

— Enfin, j'ai rencontré pour la première fois, et par hasard, M. Marcel Sabas. Vous me qualifierez peut-être de jeune fille dédaigneuse quand je vous aurai avoué qu'il m'a déplu. Il a eu le manque de tact d'oser une déclaration et j'ai dû lui signifier de se taire.

— Il a eu cette audace !

M. de Saint-Ande voyait la scène : Marcel Sabas, avec sa nature simpliste, grandi par l'effort de ses études, n'avait pas observé plus avant. Il se croyait irrésistible de par la situation acquise. Il n'avait pas ménagé la sensibilité de la jeune fille, et à bout portant, lui avait révélé son amour, sûr d'être bien accueilli.

Reine continua :

— Naturellement, ces Sabas sont furieux contre moi, et hier, j'ai compris qu'ils avaient dû me calomnier. Devais-je accepter ce mari ? Non, je ne le pouvais pas. J'ai donc usé de leurs armes brutales pour repousser ce jeune homme. Nous sommes bien obligées de nous défendre seules.

Elle se tut.

M. de Saint-Ande lui posa la main sur l'épaule, d'un geste affectueux, en lui disant :

— Vous n'aviez pas besoin de tant plaider votre cause près de moi, ma petite enfant. Aux premiers mots, j'ai compris combien vous aviez été heurtée dans vos sentiments de délicatesse. A coup sûr, ce n'était pas ainsi que vous aviez rêvé des fiançailles.

Reine ne répondit pas.

— Ce qu'il y a de pire au monde, ce sont les demi-élevés, les demi-savants, tous ceux qui croient avoir franchi des degrés sans avoir approfondi les obligations de leur ascension. Ce jeune homme ne savait pas encore parler à une jeune fille du monde. Il ne s'était pas encore frotté au vernis de la civilisation des salons.

Il y eut un silence, puis M. de Saint-Ande reprit, avec un contentement non dissimulé :

— Je suis très satisfait de cette explication. Je presentais que ces messieurs Sabas parlaient par dépit et... avec irréflexion...

Reine l'interrompit :

— Vous connaissez donc le fils ?

— J'aime à juger par moi-même et je suis allé à sa recherche. Je n'ai pas été long à reconnaître sa présomption, et cependant, il a eu peur de son mensonge, comme son père, d'ailleurs, et il a rétracté la vantardise dont il s'était glorifié.

— Oh ! ont-ils osé prétendre que j'avais cherché à plaire à M. Marcel Sabas ?

— Pas absolument, s'empressa d'affirmer M. de Saint-Ande devant le trouble de sa nièce, mais ce père et ce fils se voyaient déjà si bien installés dans le château de vos pères, qu'ils gardaient de la rancune à celle qui les avait déçus. C'est très humain et cela doit vous égayer.

— C'est ce que Jeanne cherchait à me faire comprendre.

— Votre sœur Jeanne est philosophe ?

— Elle voit la vie d'une manière sereine, et, avant de condamner, elle cherche les mobiles d'un acte.

— C'est très sage.

— Rosa et moi, nous sommes impulsives ; ainsi, je me suis crue déshonorée d'avoir été demandée en mariage par Marcel Sabas !

— Pauvre Reine !

— J'en ai perdu le sommeil durant quelques nuits.

— A ce point !

— Je me disais: suis-je donc si vulgaire pour qu'on puisse se permettre de me parler de cette façon ?

— Là, vous vous trompez, petite Reine. Marcel Sabas croit de bonne foi avoir franchi une masse d'étapes et estime qu'il est digne de vous. Il pèche par ignorance ; ainsi que je vous le disais tout à l'heure, il a négligé les devoirs de son ascension. Il vous offrait sa situation, sans savoir qu'il existe différentes sortes d'éducation et que celle qu'il a acquise n'est pas encore au niveau de celle que vous possédez.

Reine répliqua :

— Vous parlez comme Lydia, qui est toujours si réfléchi. Elle me disait tout d'abord qu'il fallait toujours être flattée qu'un homme vous ait distinguée. Je suppose que ces paroles étaient pour me reconforter. Puis, qu'il ne faut pas trop s'arrêter à la question des castes, qu'une femme peut élever un homme, quand celui-ci aime vraiment.

— Lydia a raison, mais encore faut-il que le caractère de cet élu s'y prête. Marcel Sabas avait parfaitement compris quel service vous lui auriez rendu en l'épousant. Cette union aurait favorisé son ambition, mais je ne crois pas que vous eussiez été heureuse, parce que son cœur aurait joué, après son arrivisme.



Reine baissait la tête. Son instinct avait deviné toutes ces choses.

Les deux promeneurs se rapprochaient de la maison. Soudain, M. de Saint-Ande dit à sa nièce :

— Vous me pardonnerez de vous avoir menti en vous parlant d'un parti possible pour vous. Je tenais beaucoup à votre aveu, voulant voir clair dans votre âme. Il est fort probable que parmi nos relations, vous découvrirez celui qui saura vous plaire, et je souhaite de tout mon cœur que ce soit très rapidement.

Reine ne se formalisa pas de cette supercherie, sachant que son oncle était obligé de recourir à des fins rapides pour s'instruire sur chacune d'elles.

## CHAPITRE VIII

M. de Saint-Ande était très content du résultat de sa politique. Le caractère de Reine lui était apparu clair comme un morceau de cristal de roche. Il regrettait même le doute qu'il avait eu à son égard et se donnait comme excuse qu'il est difficile de pénétrer une âme.

Cette journée fut joyeuse entre toutes. Lydia, elle-même, paraissait plus expansive que de coutume.

Le soir, après dîner, alors que l'on était réuni au salon, à l'exception de Jeanne et de Rosa, M. de Saint-Ande annonça :

— Ma chère Lydia, nous sommes enchantées, ma femme et moi, d'avoir retrouvé une famille. Nous espérons que vous voudrez bien nous donner la joie de venir à Paris, pour y passer l'hiver toutes les quatre. Nous repartirons d'ici, sans avoir vu vos sœurs, ce que nous regrettons beaucoup.

Lydia baissa le front. Elle agitait les doigts sans le savoir, comme si elle était sous l'empire d'une pensée qui la dominait.

Soudain, elle dit, d'un ton sec qu'on ne lui connaissait pas :

— Reine.. va chercher Jeanne et Rosa.

Reine la contempla, surprise, puis, elle eut un petit rire léger et disparut, riant toujours.

Dans le salon, le silence était tombé. Les deux jeunes filles survinrent, suivies de Reine.

— Mes chères enfants, s'écria M. de Saint-Ande, en leur tendant les bras. Je vous félicite pour le dévouement et l'humilité que vous avez montrés.

— Je suis honteuse, commença Lydia, il faut que je vous explique...

— Nous avons tout compris ! intervint leur tante.

— C'était si ennuyeux de n'avoir pas de cuisinière, dit Jeanne, de sa voix rieuse, et c'est si difficile d'être à table quand on cuisine, que j'ai trouvé ce moyen.

— Et il fallait bien quelqu'un pour servir, ajouta Rosa ; la pauvre Jeanne ne pouvait pas surveiller les plats et les passer.

Réintégrées dans leur personnalité, les deux jeunes filles se montrèrent sous leur véritable jour.

M. et Mme de Saint-Ande, après avoir donné la riposte à leurs nièces, redevinrent pratiques. M. de Saint-Ande dit donc sans préambule :

— Mon jeune ami Jacques de Barjarec a trouvé Jeanne tout à fait à son gré.

— Moi !... s'écria Jeanne, interloquée ; mais où a-t-il pu me voir ?

— Au marché, hier, quand vous entriez chez le grainetier.

— Et je ne me doutais de rien.

— Tant mieux ! Seriez-vous décidée, ma nièce, à aider ce jeune père dans sa tâche ?

— S'il a les qualités que je souhaite chez un ma-

ri, ce sera très volontiers. J'espère que ses enfants m'aimeront, parce que je suis toute décidée à les aimer.

— A la bonne heure ! Voici une franche déclaration qui simplifiera les choses. Je vais envoyer un mot à mon ami pour l'inviter à venir nous consacrer quelques heures en compagnie de son fils, et vous jugerez si ce mariage peut se conclure.

Deux jours après cette conversation, Jacques de Barjarec vint avec son père. Quand M. de Saint-Ande entendit leur automobile, il alla au-devant des visiteurs et les présenta dans le salon où les jeunes filles étaient réunies avec leur tante.

Quand Jacques serra la main loyale que lui tendait Jeanne, il comprit qu'elle l'accepterait. Il lui avait plu à première vue.

Jacques paraissait émerveillé de l'atmosphère saine, joyeuse, qui régnait dans cette vieille demeure où tout un passé vivait. Il admirait les bahuts lorrains, les antiques armoires, les huches à pain, les secrétaires massifs ornés de ferrures travaillées.

Il retrouva une gaieté qu'il croyait complètement atrophiée, en écoutant les réparties, les rires, les élans des quatre jeunes filles.

Il examinait Jeanne et il découvrait qu'elle était bonne, par sa franchise aimable, par sa bouche aux lèvres pleines, fendue en arc.

Elle lui demanda :

— Voulez-vous que nous fassions un tour de parc ?

Cette invitation ne parut déplacée à personne, parce que chacun savait dans quelle intention les deux messieurs de Barjarec étaient là. Aussi bien, Jeanne aimait trop les situations nettes pour laisser les choses dans l'incertitude.

Ils sortirent. Ils enfilèrent la grande allée de sapins où déjà quelques strobiles tombaient. Jacques, très ému, sentait les mots s'étrangler dans sa gorge. Cette belle jeune fille, à la démarche souple,

aisée, lui inspirait infiniment de respect et d'admiration. Il la sentait forte devant la vie, maîtresse de sa voloné, défiant l'adversité.

Elle parla. Sa voix résonna douce et énergique en même temps.

— Nous ne discuterons pas de la beauté des arbres, pas plus que de la saison morose qui s'approche. Nous savons, l'un et l'autre, le projet que l'on tente d'élaborer en notre faveur. J'ai appris que votre veuvage vous laisse bien désemparé et que le sort de vos chers petits vous tourmente. Or, j'aime les enfants, ma joie serait de les élever, de former leur âme selon les traditions que j'ai reçues.

Jeanne se tut. Elle ne pouvait rien dire de plus. Elle avait montré le fond de son cœur, en parlant des enfants. Le père pouvait comprendre qu'elle ne demandait pas mieux que de s'unir à lui pour mener à bien la tâche que Dieu leur donnait.

Jacques approuvait cette loyauté, cette façon droite d'envisager les choses.

Son embarras disparut et il répondit avec chaleur :

— Vos paroles changent mon existence. Je ne voyais que nuages amoncelés autour de moi, et maintenant, un rayon de soleil m'envoie sa lumière. Mademoiselle, soyez bénie pour la perspective de bonheur que vous élargissez devant moi. Si vous voulez bien m'accepter pour votre mari, je vous en serai profondément reconnaissant. Mes jours sont parfois bien douloureux, mais je n'aurais pas osé espérer rencontrer un cœur compatissant comme le vôtre.

Jeanne lui tendit la main, d'un geste spontané. Il la porta à ses lèvres en murmurant :

— Merci.

Il y eut un silence. Leurs pas résonnaient dans l'allée, écrasant les aiguilles de pins.

La jeune fille se reprit la première :

— Je suis sincère. Je me vouerai de tout cœur à la tâche que la Providence me désigne. Je suis mē-

me heureuse de l'entreprendre, parce que j'aime me sentir nécessaire dans la vie. Ne pensez pas à de l'orgueil. Je suis gênée de ma personne quand je me crois inutile. Je serai donc dans mon élément en vous secondant.

Jacques était profondément ému par cet accord. La franchise de Jeanne le touchait ainsi que son désintéressement. Il lui semblait qu'elle était digne d'une situation plus enviable, et modestement, elle se jetait dans une mission délicate qui aurait effrayé des femmes courageuses.

Ils rentrèrent dans la demeure et chacun devina qu'ils s'étaient compris. Jeanne était transfigurée. Elle, qui n'avait affiché aucun penchant pour le mariage, se voyait déjà mère, tout en devenant la fiancée d'un homme charmant, dont elle appréciait la distinction et la délicatesse.

Tout l'après-midi se passa dans un enchantement. Les sœurs de Jeanne montraient des fronts resplendissants, et Reine était peut-être la plus contente.

Il se mêlait à sa joie, un amour-propre satisfait. Elle pensait aux Sabas père et fils, en se disant qu'ils seraient surpris qu'une des leurs pût faire un très riche mariage, dans leur milieu. C'était une petite revanche de la vie et Reine estimait que toutes les quatre l'avaient méritée. Maintenant Jeanne n'avait plus qu'un désir : voir au plus tôt les enfants de Jacques. Rendez-vous fut pris pour le lendemain, et il fut convenu que le fiancé viendrait chercher les habitants du château dans son automobile. Des au revoir joyeux ponctuèrent donc la séparation.

Quand les jeunes filles se retrouvèrent seules, le soir, dans la chambre de Lydia, cette dernière demanda :

— Ainsi, ton fiancé t'a agréée tout de suite ?

— Absolument. Je ne me souviens plus d'avoir

rêvé d'un type d'homme, mais je n'aurais pas envisagé mieux.

— A la bonne heure ! répartit Lydia, voici une union qui se prépare sous les meilleurs auspices.

— Ce qui me plaît profondément, c'est que je ne quitterai pas notre chère maison, ajouta Jeanne, c'est une grande douceur et un soulagement pour moi.

— Il est certain qu'il y a de la place pour nous toutes.

— Mais je m'imagine que vous allez vous marier toutes les trois, pendant que vous serez à Paris !... s'écria Jeanne avec gaieté.

Les paroles de ce soir-là furent empreintes d'enthousiasme et de confiance. Des ondes de joie semblaient naître à chaque seconde dans la pièce, tellement l'optimisme s'ancrait dans le cœur des quatre jeunes filles.

— Comme ma neuvaine a réussi ! s'écria Jeanne, au-delà même de nos espérances !

— J'ai bien fait de guetter le facteur du haut de mon belvédère... j'ai eu trois minutes de bonheur de plus, ajouta Rosa. Tout ce que nous vivons vient de la lettre de notre oncle.

— Oui, et ce sont nos parents qui nous l'ont envoyé ; nos morts nous gardent.

Les jeunes filles se dirent enfin bonsoir, en s'arrachant aux commentaires du passé et du présent.

Le lendemain, ce ne fut pas sans émotion, que Jeanne monta dans l'auto de Jacques. Cependant, elle paraissait paisible et son visage ne reflétait que la sérénité.

Quand ces dames descendirent devant le perron et que Jeanne aperçut les quatre enfants qui la regardaient curieusement, elle trembla un peu de ce premier contact. Mais, aimant les jeunes âmes, elle sut les conquérir par ses paroles simples et sa gaieté.

Elle reconnut en eux de bonnes natures, quand

un peu plus tard, effectuant un tour de parc avec eux et leur père, elle les vit prévenants et tendres, les uns envers les autres.

Après ces quelques heures passées ensemble, Jeanne et Jacques acquirent davantage encore la conviction de se convenir parfaitement. Un programme de vie fut ébauché. Des principes furent nettement affirmés. Jeanne était pieuse et désirait un mari qui le fût. Jacques partageait heureusement ses vues. Au moins l'union serait-elle complète sous ce rapport.

Quand Jeanne se retrouva dans la vieille demeure, elle était plus grave que la veille, parce qu'elle avait approfondi toute la responsabilité dans laquelle sa vie s'engageait. Elle savait qu'elle y ferait face. elle était jeune, mais l'isolement dans lequel ses sœurs et elle s'étaient trouvées les avait mûries. Cette union ne se créait pas sur des appréciations physiques, mais sur des qualités de fond, et des devoirs nettement définis.

Lydia, avant de s'endormir, pensait à cet heureux événement. Enfin, l'une d'elles allait fixer ses jours et elle en ressentait un allègement. Sa nature qui répugnait à l'épanchement, surtout quand il s'agissait de tristesses, se transformait. Soudain, l'avenir lui paraissait facile. Elle était surtout contente de savoir que Jeanne ne quitterait pas le toit paternel.

Un maître allait venir. La demeure retentirait d'ordres, d'appels ; les échos se renverraient les rires des enfants, les vieilles dalles seraient piétinées de nouveau par les pieds alertes.

Le cœur de Lydia battait d'aise. Personne ne savait combien elle avait souffert parfois, dans les nuits pesantes, de se sentir la seule protectrice de ses sœurs livrées au hasard des rencontres, à la malignité des voisins.

Souvent, elle avait rêvé d'habiter une ville populeuse, dans un appartement exigü, où elles seraient à l'abri. Mais le courage lui avait manqué. Résider

dans la demeure familiale, c'était tenir dans sa main le fil fragile qui reliait au passé. C'était aussi la vie matérielle assurée par les produits que l'on cultivait dans la propriété. Puis, quel travail assurer à ses sœurs dans une ville inconnue ?

Aujourd'hui l'horizon s'éclairait parce que Jeanne resterait au foyer ancestral. Puis, si l'une ne se mariait pas, elle la seconderait dans sa tâche d'éducatrice. La maison n'aurait plus cette immobilité qui parfois, paraissait tragique à Lydia, plus concentrée, moins active que ses sœurs.

Ce soir-là, elle vivait une heure inoubliable de sécurité. Elle ne pensait pas à soi. Pour elle, l'avenir était encore un trou noir, sans lueur. Elle se disait qu'il fallait d'abord que les jumelles eussent leur bonheur devant elles, avant de s'occuper du sien. Mais elle ne désespérait plus maintenant. Et son bonheur, à elle, de quoi se composerait-il ? Toujours le même rêve la hantait. Aider un être dans son ascension, lui prouver par un amour élevé que l'on peut aimer la valeur d'un homme, ses qualités morales, son élan vers la distinction, sans s'occuper de la médiocrité où il est né et dans laquelle il a vécu.

Trouverait-elle cet esprit admirable et formeraient-ils le couple idéal qu'elle envisageait ? A vrai dire, elle se qualifiait d'utopiste, mais elle ne pouvait détacher de ses rêves ce qu'elle appelait une bonne action à tenter. Elle risquait peut-être d'y perdre son bonheur mais elle estimait que si elle réussissait elle aurait accompli une œuvre utile.

Le lendemain, Mme de Saint-Ande qui, dans sa chambre, s'entretenait avec Lydia, lui annonça :

— Nous avons fixé notre départ à la semaine prochaine.

— Oh ! protesta Lydia.

— Nous ne pouvons nous éterniser chez vous, ma chère enfant, d'autant plus que vous aurez une pé-

riode d'occupations provoquées par le mariage de votre sœur.

Lydia pencha le front. Elle songeait que se marier ne comporte pas seulement des paroles tendres et poétiques, mais qu'il y a aussi toute une suite de dépenses. Or, l'argent se raréfiait depuis l'arrivée de leurs oncle et tante.

Mme de Saint-Ande nota le nuage qui passait sur les traits de sa nièce, et elle continua avec un naturel parfait :

— Nous avons pensé, votre oncle et moi, que cela pourrait simplifier les apprêts du mariage de Jeanne, en vous priant de rentrer avec nous à Paris. Elle pourrait s'y marier, et elle reviendrait ici après son voyage de noces si elle en fait un. Nous nous chargerions de tous les frais comme si vous étiez nos propres filles.

Le visage de la jeune fille devint rayonnant, et elle s'écria avec une fougue qu'on ne lui aurait pas soupçonnée :

— Oh ! ma tante ! que vous êtes bonne ! mais ne sera-ce pas indiscret de notre part de vous laisser des dépenses telles ?

— Ne vous tourmentez pas à ce sujet !... Nous serons bien heureux de vous gâter un peu.

Lydia, quand elle quitta sa tante, se hâta de rejoindre ses sœurs, qui, dans la cuisine, échangeaient des impressions gaies sur tout ce qui leur survenait.

— Mes amies, s'écria Lydia, nous allons partir pour Paris à la fin de la semaine. Nous serons défrayées de tout souci pécuniaire et le mariage de Jeanne aura lieu chez notre oncle.

Elle avait jeté cela d'une haleine et quand elle eut fini, Rosa battit des mains en s'exclamant :

— Nos cousins sont de chics types !

— Ça, par exemple, ajouta Reine, c'est une belle surprise ! J'aurais aimé pourtant que l'on vît Jeanne ici, en mariée, mais en y réfléchissant, ce sera

plus commode à Paris ! Tant pis pour notre amour-propre.

Jeanne, de sa voix sereine, prononça :

— Voilà une solution qui me plaît... Je n'aurai rien à cuisiner, peut-être, et mon fiancé pourra me voir avec des mains plus élégantes. Je trouve que notre tante est fort intelligente. Quand nous reviendrons de voyage, notre maison nous sera plus agréable.

— Et vos enfants y seront installés ! s'écria Reine.

— Ce sera merveilleux ! murmura Jeanne... Décidément, ma neuvaine a bien réussi. Il y a trois semaines seulement, nous n'espérions pas un changement aussi radical dans notre situation.

— Moi, la tête m'en tourne, assura Rosa. Depuis que je sais que Jeanne va se marier, il me semble que nous nous marions toutes !

— Non... heureusement !... dit Lydia, cela compliquerait la situation.

— Nous partirons donc bientôt, reprit Jeanne rêveusement ; il faudra que je prévienne Jacques car nous avons un projet.

— Lequel ? interrompit Reine, toujours impétueuse.

— Nous avons l'intention de nous rendre à Sion.

— La Colline Inspirée ! s'écria Rosa. C'est vrai, il faut y aller en pèlerinage pour que vos fiançailles soient bénies et que les nôtres ne tardent pas trop longtemps.

— Quelle bonne idée vous avez eue là !... dit Reine à son tour ; nous qui n'avons jamais pu nous joindre à aucun pèlerinage.

— Notre oncle et notre tante seront ravis de nous accompagner à Sion.

— Je l'espère. Le moment du grand pèlerinage de septembre est passé, mais ce sera préférable, nous aurons moins de monde autour de nous.

Jeanne dit :

— Je vais me concerter avec Jacques. Nous pourrions accomplir ce pèlerinage mercredi, si vous n'y voyez aucun inconvénient ?

— Aucun, approuvèrent ses sœurs.

— Est-ce que tout cela est vrai, mon Dieu ? cria Rosa délirante de joie.

— Comme tout peut changer subitement ! s'exclama Reine. Il est vrai que nous avons tant prié. J'étais tellement pressante dans mes supplications que j'avais peur d'ennuyer le Bon Dieu et ses saints.

— Il est vrai que tout ce qui nous arrive tient du miracle ! Ce cousin qui survient, ce Jacques qui cherchait femme, continua Jeanne radieuse.

Les quatre sœurs exposèrent leur idée à leurs cousins. Ceux-ci furent tout de suite consentants à cette expédition, et comme on devait se rencontrer avec la famille de Barjarec, à la messe du dimanche, on conviendrait du jour et de l'heure.

Jacques vint cet après-midi-là. Ce fut une joyeuse arrivée sans être une surprise pour Jeanne qui l'espérait. Mais ce qui fut un triomphe, c'est que le chien Trouvé qui avait tout à fait adopté le domicile de ses nouvelles maîtresses, bondit au devant du visiteur en lui témoignant une joie exhubérante.

Reine qui venait de faire sortir ses chiens du chenil, suivait. Quand elle vit Trouvé manifester tant de sympathie à l'arrivant, elle comprit qu'il revoyait son maître.

— Il est donc à vous ? s'exclama-t-elle.

— Comment est-il ici ? moi qui croyais qu'on me l'avait volé !

— Je l'ai ramassé exténué dans un fossé.

— La pauvre bête ! je suis sûr qu'on l'avait emmené très loin et que ses forces l'ont trahi.

— Il a été bien soigné.

— Je n'en doute pas, et c'est pourquoi il n'est plus rentré. Je suis bien content ; mon bon Gripp !

— Je l'appelais Trouvé.

— C'est original !... ah ! quelle bonne journée !... mon bon chien...

Jacques de Barjarec était ravi.

Reine raconta vite l'incident à ses sœurs et Rosa s'écria :

— Enfin ! voilà un des chiens que Reine a récoltés qui reprend possession de son père ! Il ne faut vraiment douter de rien... Tout arrive.

Jeanne parla sans tarder, du projet d'aller à Sion qui se trouvait avancé de quelques jours, par suite du départ pour Paris avec les cousins de Saint-Ande.

Le mercredi fut accepté. Tout ce mouvement transportait les jumelles d'allégresse.

— Il y a des fées... il y a des fées !... répétait Rosa.

— Il y a surtout la Providence qui a eu pitié de nous, renchérisait Reine.

— Quel tourbillon nous vivons !

— Ah ! on se sent respirer ! Quand je pense que notre seule distraction était d'aller au marché de Toul ! Bonté divine ! fallait-il être assez abandonnées !

Le mercredi arriva. Au début d'octobre on a parfois la surprise d'un beau soleil. C'est ce qui fut. Vers neuf heures, les rayons solaires percèrent la brume et la nature apparut toute parée de sa mélancolie automnale.

Messieurs de Barjarec arrivèrent chacun dans leur automobile. Les jeunes filles y montèrent avec enthousiasme et M. et Mme de Saint-Ande ne pouvaient s'empêcher d'être attendris devant leur joie si fraîche.

Les automobiles prirent la route de Vézelize pour aller jusqu'à Pré sous Vaudémont.

La colline de Sion fut devant eux. Elle se découpait nettement sur le ciel clair en sa silhouette immobile. Elle est la poésie de ce coin de terre, de ces champs dorés ou bruns, de ces villages sur lesquels elle exerce sa vertu séculaire.

Les visiteurs parvinrent à l'esplanade plantée d'arbres dont les feuilles tombaient mollement sur le sol. La basilique de pierre s'offrait à leurs regards. Son clocher était surmonté par une statue immense de la Vierge, dominant la plaine.

— Notre-Dame de Sion, souveraine du comté, murmura M. de Saint-Ande.

Jacques et Jeanne étaient plus émus que leurs compagnons, car ils étaient là pour se prêter serment mutuellement devant la Mère des Douleurs, Mère de l'Espérance aussi et Consolatrice des peines.

Les quatre jeunes filles sortirent transfigurées de l'église. Elles venaient de faire un pacte de ferveur avec la vie, lui donnant toute leur confiance.

Derrière la basilique, à douze cents mètres environ, s'érige la Lanterne des Morts, ou le signal Barrès, élevé à la mémoire du grand patriote. Dans le prolongement de ce Signal, les excursionnistes atteignirent Vaudémont, le vieux village lorrain au-dessus duquel était planté naguère le château fortifié des ducs de Vaudémont.

Un seul pan de mur indique l'endroit de la célèbre demeure. Toutes ces ruines, ces débris légendaires semblent perdus au milieu de l'immense paysage...

— Que c'est vaste ! murmura Lydia.

— C'est impressionnant... appuya M. de Saint-Ande, qui ne pouvait détacher ses regards de l'horizon ; et, ajouta-t-il, je ne parle pas tant de ces plaines qui se déroulent à perte de vue, que du souffle mystique qui se dégage de cette Lorraine catholique...

Lydia, assise près de sa tante, ne parlait plus beaucoup. Ce n'était pas son habitude de s'épancher. Elle jouissait en silence de tout ce qui s'offrait à elle.

M. de Barjarec conduisait, et son ami était à son côté.

Dans l'autre voiture, Jacques tenait le volant, ayant sa fiancée assise près de lui. Les deux jumelles, sur la banquette du fond, ne cessaient de parler. Malgré la fatigue de la journée, elles restaient pleines d'entrain.

Elles savaient que leur vieille demeure ne recèlerait plus le vide, ni la tristesse. Elles y rentraient, joyeuses, sachant qu'une période nouvelle les attendait.

En cours de route, Jeanne dit :

— Si j'allais embrasser nos enfants, qu'en pensez-vous, Jacques ?

— C'est une charmante idée !

Un léger crochet et les voitures s'arrêtèrent devant l'habitation des Barjarec.

C'était une construction sans grand charme, plutôt petite et située dans un fond.

Au bruit des autos, les enfants accoururent et se précipitèrent au-devant des arrivants. Ils embrassèrent leur père et se jetèrent dans les bras de Jeanne. Puis, ils se tournèrent vers les jumelles, pour qui leur sympathie était instinctive, parce qu'elles étaient les plus gaies et les plus jeunes.

## CHAPITRE IX

L'arrivée des quatre sœurs à Paris fut pour elles un éblouissement.

M. et Mme de Saint-Ande n'avaient jamais parlé de leur installation, pas plus qu'ils n'avaient laissé entrevoir les moyens dont ils disposaient. Aussi les jeunes filles furent-elles surprises quand elles virent venir au-devant de leurs parents un chauffeur en livrée qui s'empara des bagages. A la sortie, M. de Saint-Ande fit monter ses compagnes dans une luxueuse automobile.

Le quartier de la gare de l'Est fut vite dépassé,

et la voiture s'arrêta dans un des plus beaux endroits de Paris, non loin de l'Etoile, devant un hôtel élégant.

Les jeunes filles ne pouvaient plus articuler un mot, tellement la stupéfaction leur serrait la gorge.

Leur installation s'effectua au milieu de leur plus vif étonnement. Elles étaient émerveillées de tout le luxe de ce splendide hôtel.

A partir de ce jour, les heures coulèrent ainsi que de l'eau entre des pierres lisses.

M. et Mme de Saint-Ande voulaient que leurs nièces eussent toutes les distractions, et elles ne se lasaient pas encore des magasins, des monuments ou du théâtre, quand ce n'était pas quelque magnifique concert.

Il y eut aussi des occupations utiles.

Mme de Saint-Ande patronnait beaucoup d'oeuvres depuis son installation à Paris, et ses nièces lui furent de précieuses auxiliaires.

Jeanne, la plus zélée, n'oubliait pas qu'elle avait des robes à commander. Mme de Saint-Ande prit un grand plaisir à la conduire chez de bons faiseurs où elle et ses sœurs se livrèrent à une coquetterie de leur âge, en prévision de la cérémonie du mariage devant avoir lieu au milieu de janvier.

Jacques de Barjarec eût aimé une solution plus rapide, mais Madame de Saint-Ande avait protesté. Elle désirait que sa nièce jouît de Paris et qu'elle se reposât des travaux absorbants qu'elle avait fournis depuis tant d'années.

Elle sortait d'une tâche ingrate, et elle allait reprendre un autre genre de devoir. Une accalmie était nécessaire.

Jacques de Barjarec avait loué un appartement à Paris, et les enfants y habitaient, sous l'œil de leur père et de leur gouvernante.

Jeanne, dans ces conditions, se plaignait moins que jamais de la vie. Et si elle profitait de quelques

distractions parisiennes, elle négligeait les soirées dansantes où les jumelles prenaient tant de plaisir.

Il arriva que dans l'une de ces réunions, Rosa fut remarquée par un jeune ingénieur des Mines. Son visage mutin, ses yeux vifs, ses manières franches lui plurent. Il y avait dans son maintien une aisance en même temps qu'une ingénuité qui le frappèrent. Il sut qu'elle était la nièce de M. de Saint-Ande, et comme il avait des amis qui fréquentaient ce salon, il demanda à se faire présenter.

Madame de Saint-Ande invita le jeune homme sur la recommandation élogieuse qu'on lui en fit. C'est ainsi que René Martelet put enfin échanger quelques paroles avec Rosa.

— Mademoiselle, les parisiennes seules ont cet entraînement... cet allant...

— Est-ce vrai ?

— Je vous l'assure.

— Eh bien... c'est la première fois que je séjourne à Paris ! Je suis Lorraine, et jusqu'alors j'ai vécu dans un vieux château.

— Est-ce possible ?

Le jeune homme était confondu, et Rosa s'amusa de sa méprise.

— Oui, monsieur, nous vivions quatre sœurs sous un boisseau, au milieu d'une plaine où l'on voit à perte de vue des sapins sombres.

— Oh !

— Et de temps à autre, un vol de buses venait animer le tableau.

L'étonnement paralysait un peu René Martelet. Voyant Rosa dans ce cadre, il l'avait crue riche, mais s'avisait qu'elle ne l'était peut-être pas. Doué de bon sens, il se disait que les châtelains qui restent enfouis d'un bout de l'année à l'autre sous leurs vieilles tours, n'ont souvent pas le moyen de circuler.

Il possédait de la fortune et sa situation était belle. Il avait vingt-neuf ans et ses parents le pressaient de

se marier. Or, Rosa n'avait eu qu'à paraître pour le conquérir.

— Mademoiselle, vous séjournerez longtemps à Paris ?

— Tant que mon oncle et ma tante le voudront. Jeanne habitera notre maison avec son mari, et nous n'aurons plus autant besoin de nous occuper de la propriété.

Il resta songeur, puis il murmura :

— Vous plairait-il que je confie à Mme de Saint-Ande que je voudrais bien revenir quelquefois causer avec vous ?

Elle le regarda bien franchement, elle aussi, puis elle rougit en répondant :

— Il me semble que cela me serait très agréable.

— Merci, dit-il simplement.

René Martelet, après avoir pris congé, réfléchissait à l'élan qu'il avait eu. Il ne le regrettait pas, trouvant Rosa tout à fait à son goût. Il se promit de demander à Mme de Saint-Ande l'autorisation de faire plus ample connaissance avec sa nièce.

Le lendemain, il devait aller en Seine-et-Oise pour passer la journée chez un de ses amis, grand agriculteur. C'était d'ordinaire pour lui une vraie fête de revoir cet intime camarade, mais aujourd'hui, l'image de celui-ci ne tenait plus la première place. Le visage gracieux de Rosa effaçait tout, éloignant dans l'ombre tout ce qui n'était pas lui.

René Martelet arriva chez son ami comme en un rêve.

— Henri ! Ah ! comme il est agréable de se serrer la main !

— Que je suis content, également !

Les deux camarades de collège, bras dessus, bras dessous, firent le tour du propriétaire.

Henri de Guirard avait l'agriculture dans le sang. Il en aimait tous les travaux et en acceptait tous les déboires.

Henri parlait avec enthousiasme de sa vie, sans uniformité, de ses labeurs diversifiés, et il plaignait ceux qui, chaque jour, s'astreignaient au même travail sur la même chaise.

— Je les prends en pitié !... Ah ! s'ils étaient plus nombreux, ceux qui aiment la terre, que ce serait sain et nécessaire pour l'humanité !

Henri s'arrêta quelques instants, puis il murmura :  
— Pour que je sois complètement heureux, il ne me manque plus qu'une chose : une femme qui comprenne la terre, une femme qui ne s'ennuierait pas au milieu de mes champs, et qui saurait en saisir la majesté comme la poésie.

René tressaillit. Henri désirait se marier ? S'il lui proposait la gentille Reine, si versée dans les travaux agricoles, si habile dans ses couvées, si joyeuse devant le spectacle de la nature ! Ne serait-ce pas là une épouse idéale, et s'ils épousaient les deux sœurs, ne resserreraient-ils pas aussi leurs liens d'amitié ?

Très ému à la pensée de dévoiler son amour, il murmura :

— Plus heureux que toi, j'ai rencontré celle que je voudrais pour fiancée.

— Et tu ne me l'as pas annoncé tout de suite ? s'écria son ami avec reproche.

— C'est si difficile d'avouer que l'on aime ! C'est un secret si lourd et si léger à la fois, parce qu'il vous écrase et vous transporte.

— Je te félicite et m'en réjouis pour toi.

— Je voudrais que tu en sois au même point. Il me semble que je te laisse en arrière sur la route, et cela me peine.

— Tu as une situation qui séduit une jeune fille, tandis que mon exploitation n'a rien de tentant pour une femme.

— Ecoute-moi bien, Henri. Ma future fiancée a une soeur jumelle, élevée comme elle dans le châ-

teau d'un pays austère. Elle aime la campagne, les champs, les animaux, et elle serait enchantée de continuer sa vie de plein air. Comme toi, elle parcourt les sentiers, comme tu parcours ton domaine. Malheureusement pour elle, ce n'est pas sur un beau cheval comme le tien, mais sur un brave serviteur qui ne sait plus bien courir.

Henri buvait les paroles de son ami. Il souriait. Avoir cette compagne inattendue dans sa ferme modèle, ne serait-ce pas un miracle ?

Il demandait des détails :

— Où pourrais-je la rencontrer pour lui exposer la situation ? Où habite-t-elle pour le moment ? Maman va être dans l'enthousiasme, elle qui me cherchait une fermière ! Et pour comble de joie, nous serions beaux-frères ! Ah ! mon cher, quelle surprise !

Quand les deux amis se séparèrent, un échange de promesse de se donner des nouvelles au plus tôt fut scellé.

René ne perdit pas une parcelle de temps.

Le lendemain, il sollicita un entretien de M. et de Mme de Saint-Ande et leur exposa ses rêves.

M. de Saint-Ande dit :

— Et la question fortune, monsieur ?

— Mon Dieu ! J'aime votre nièce pour elle seule, et je n'ai nullement pensé à l'argent.

— Je vous félicite pour le désintéressement que vous montrez. Nos nièces n'ont pas de fortune, en effet, mais, ma femme et moi étant riches et sans héritiers, nous avons l'intention de pourvoir aux dots de ces quatre orphelines.

Confondu par ces cœurs généreux, René remercia non sans émotion. Il demanda s'il pouvait présenter ses hommages à Rosa, et cette autorisation lui fut accordée sans peine.

Quand les deux jeunes gens furent en présence,

René Martelet murmura avec un battement de cœur et un regard éloquent :

— Avec votre assentiment, nous serons fiancés, Rosa chérie !

— Oh ! Est-ce vrai ? Mon oncle et ma tante ont deviné notre secret ?

— Ce n'en était plus un pour eux, chère Rosa. Ils sont bons, aimons-les bien.

Rosa murmura :

— Comme nous avons tort de nous préoccuper de l'avenir. Tout vient à son moment.

Puis, soudain, son visage s'assombrit :

— Qu'avez-vous, Rosa ?

— Je pense à Reine... c'est ma jumelle.

René sourit :

— Nous la marierons. Pourquoi Reine n'aurait-elle pas son pendant de par le monde ? J'ai un ami qui lui plaira certainement.

— Mais... c'est encore un miracle ! s'écria Rosa.

— Eh bien ! n'en parlons pas encore. Nous irons chez Henri de Guirard avec votre sœur, et nous verrons s'ils se plaisent. C'est un agriculteur forcené, et Reine pourra, comme c'est son rêve, s'occuper de la terre et des animaux qu'elle aime.

— Que vous êtes bon, René !

Alors que le mariage de Jeanne devait avoir lieu le vingt janvier, ce fut vers le dix, par un soleil un peu pâle, mais déjà réconfortant, que René Martelet emmena les deux jumelles et Lydia pour cette course en Seine-et-Oise.

Henri de Guirard avait été prévenu. L'accueil que les promeneurs reçurent fut enthousiaste. Reine fut d'abord émerveillée par l'aspect de la propriété si savamment entretenue. Elle ne songea nullement à un mari possible dans ce jeune homme. Son visage ouvert, son entente de la culture provoquèrent pourtant son admiration, mais elle fut surtout accaparée par l'agencement de la ferme modèle. Elle regar-

daït partout en questionnant. Rien ne la lassait.

Le jeune homme la trouvait délicieuse. Reine parlait de crème, de petit lait, de caillé, d'élevages, avec autant de facilité qu'une coquette de ses toilettes et de ses fards.

Malheureusement, les jours de janvier sont encore courts, même quand ils sont ensoleillés, et il fallut, après un goûter savoureux, reprendre la route du retour.

Reine nota que Mme de Guirard lui pressait longuement la main en souriant avec affection. Puis, elle s'avisa également que le jeune fermier la regardait tendrement, avec des yeux suppliants. Elle en fut émue, et, avec une rapidité soudaine, elle comprit la manoeuvre de Rosa et de son fiancé. La ferme, ses innovations, ses perfectionnements s'effacèrent à ses yeux pour ne plus laisser subsister que la silhouette d'un jeune homme sympathique.

Quand tout le monde fut réuni, avant le dîner, dans le salon où Mme de Saint-Ande attendait ses hôtes, en compagnie de Jeanne, René Martelet, qui faisait partie des convives, dit tout haut à M. et à Mme de Saint-Ande :

— Mon ami, Henri de Guirard, est confondu d'admiration devant la science agricole de Mlle Reine de Saint-Ande ; ses parents sont charmés par sa simplicité et je crois bien que vous recevrez d'ici peu une demande en mariage.

Madame de Saint-Ande manifestait un étonnement qui n'était pas joué, et M. de Saint-Ande battait des mains.

— Eh bien ! s'écria-t-il, le séjour de nos nièces sous notre toit s'abrège rapidement !

— Je vous reste, mon oncle, interrompit Lydia, souriante.

## CHAPITRE X

Le temps passa. Le mariage de Jeanne eut lieu. Les jumelles furent ses demoiselles d'honneur avec leurs fiancés.

Puis, deux mois après, environ, dans la semaine de Pâques, Rosa et Reine eurent leur tour.

Un après-midi, alors que Lydia donnait une leçon de catéchisme à plusieurs jeunes garçons, elle vit entrer, dans la salle où elle était, un grand jeune homme mince qui lui demanda :

— Veuillez m'excuser, Madame, mais M. l'abbé Détéor n'est pas ici ?

— Non, monsieur, il vient de repartir, et nous ne le reverrons que demain.

— Comme c'est ennuyeux !

— Pourrais-je me charger de votre commission, si cela vous dérange de faire la course ?

— Vous êtes bien aimable, Madame, mais il serait nécessaire que je lui parle moi-même. Je dois donner une conférence à un de ses patronages pour jeunes gens.

— Ah ! bien.

Le jeune homme prit congé, et Lydia ne put s'empêcher de penser à lui.

L'aspect de cet inconnu lui plaisait. Son maintien réservé, sa façon retenue de s'exprimer, son éloquence pleine d'élégance, lui prouvaient que c'était un homme de bonne éducation.

Le jour où elle revit M. l'abbé Détéor, elle lui dit :

— Un de vos conférenciers est venu me trouver...

— Ah ! oui, Philippe Jiromal, un de mes anciens élèves. Il a trente-deux ans, cela ne me rajeunit pas. C'est un homme étonnant.

Lydia resta muette. Elle aurait voulu questionner, mais ne l'osait pas.

— Il est admirable, continua le bon prêtre. C'est le fils d'une mercière de la banlieue parisienne, dont le mari était employé au gaz. A l'école libre, le professeur a remarqué ce jeune garçon, et il a pu obtenir une bourse pour lui. De classe en classe, il a obtenu les premiers prix, puis il a préparé le concours de l'Inspection des Finances, où il a eu les meilleures notes sur six élus. Il est d'une modestie absolue. Il aime sa mère d'une façon touchante, et, naturellement, il est tout pour elle. C'est, comme vous le voyez, le fils de ses œuvres, et je vous assure qu'il a eu du mérite. Ce qui lui manque, ajouta le bon prêtre en hésitant, c'est un bon mariage. Ce serait le couronnement de sa jeunesse irréprochable et sa récompense aussi.

En disant tant de bien de son ancien élève, l'abbé Détéor ne pensait nullement à une union entre Philippe et Lydia. Il pensait, dans son bon sens, à une jeune fille du même milieu que Philippe, mais avec une dot.

Lydia de Saint-Ande écoutait l'éloge de ce caractère et posait des questions. L'abbé Détéor ne s'avisa pas qu'elle s'intéressait beaucoup à son jeune ami, et ses questions ne parurent pas étranges au prêtre qui n'y vit aucun but intéressé. Puis, quand il s'agissait de Philippe Jiromal, ses paroles coulaient d'abondance.

Lydia ressentait pour lui une sympathie qui s'accroissait à mesure qu'elle se remémorait tout ce qu'en avait dit l'abbé Détéor. Mais comment amener un inconnu à une démarche qu'on désirerait qu'il fit ?

En attendant qu'elle trouvât une solution, elle

décida d'assister à la conférence qu'il devait donner au patronage des jeunes gens.

Elle y emmena son oncle et sa tante, pour avoir leur avis à l'issue de cette causerie.

Le résultat fut triomphant. Philippe Jiromal parla avec une aisance, une virtuosité, une distinction qui rallia tous les esprits. Non seulement, il témoigna d'une connaissance parfaite de ses semblables, mais surtout d'une élévation d'âme émouvante.

M. de Saint-Ande murmura :

— Voici un conférencier remarquable, autant par l'élocution que par les idées.

Le cœur de Lydia battit plus fort dans sa poitrine.

Son oncle continua :

— Je vais aller féliciter M. Jiromal.

Avec élan, la jeune fille s'écria :

— Je vous accompagne, mon oncle !

Ils arrivèrent près du jeune homme.

— Monsieur, permettez-nous de joindre nos sincères compliments à ceux que vous recevez de tous. Vous venez de parler comme un véritable apôtre.

— Je suis fort ému des paroles que vous me dites, monsieur, et je vous en remercie.

Lydia s'approcha et lui tendit la main à son tour.

— Oh ! monsieur, quel bien vous pouvez accomplir !

Pour la première fois, elle s'abandonnait à la joie de trouver un être semblable à elle et, malgré elle, ses yeux trahissaient un appel à l'espoir.

M. de Saint-Ande remarquait l'ardeur qui se lisait sur le fin visage de sa nièce, et quand il rejoignit sa femme, parmi les remous de la cohue, il lui glissa :

— Lydia me paraît conquise par M. Jiromal.

Leur aparté fut interrompu par des personnes qui passaient près d'eux. Lydia, un moment distancée, les rattrapa.

Quand elle fut seule, en face de son oncle et de sa tante, elle aborda franchement la question :

— M. Jiromal me plaît beaucoup, et je serais heureuse de savoir s'il veut se marier.

Et, comme son oncle et sa tante la regardaient, surpris, simplement, elle raconta ce qu'elle savait par M. l'abbé Détéor.

M. et Mme de Saint-Ande trouvaient la jeune fille d'un modernisme exagéré, mais, dans le fond de leur cœur, ils ne pouvaient lui donner pleinement tort. Lydia était dans le vrai, autant par le cœur que par l'esprit.

Elle reprit avec enjouement :

— L'ennui pour moi est que je ne sais pas si ce monsieur veut se marier, puis, il ignore aussi que je suis prête à l'épouser.

Sa tante murmura :

— Comment l'informerons-nous de l'honneur qui l'attend ?

— Ce sera fort simple, dit Lydia, sereine et décidée, vous n'aurez qu'à prier M. l'abbé Détéor de s'occuper de ces préliminaires.

Les deux époux ne répondirent rien. La démarche de Lydia leur semblait une audace. Ils eussent préféré que le jeune homme se fût épris de leur nièce. La conclusion leur eût semblé plus facile et plus correcte.

Cependant, ils firent ce que Lydia leur suggérait. Ils trouvèrent dans le bon prêtre un auxiliaire dévoué autant que chaleureux. Il tenait Lydia en grande estime et il aimait Philippe Jiromal de tout son cœur.

Il fut un intermédiaire délicat. Il parla de la jeune fille, comme s'il avait eu le premier, l'idée de ce mariage.

Le jeune homme sursauta aux premiers mots et s'écria :

— Mais, cher monsieur l'abbé, à quoi avez-vous

pensé là !... Cette jeune fille est d'un monde supérieur, et...

— Ta ta ta ! ne parlez pas de choses stupides, mon ami. Votre valeur vous place à un niveau qui efface les distances.

— Vous me flattez .. interrompit Philippe.

— Vous plaît-elle ? demanda brusquement le bon prêtre.

— Je serais difficile ! s'écria Philippe.

Le jeune homme resta rêveur un moment, puis il reprit :

— Je ne demande pas mieux que de revoir cette jeune fille.

Ce fut avec un battement de cœur que le jeune homme n'aurait jamais cru pouvoir ressentir qu'il pénétra pour la première fois dans l'hôtel des Saint-Ande.

Quand il entra dans le salon, où se tenait Lydia près de son oncle et de sa tante, il eut un éblouissement en la voyant si jolie, si gracieuse, s'avancer à sa rencontre.

Il ne savait que prononcer les paroles banales qui accompagnent toute entrée dans un salon. Il les murmurait sans le savoir dans un réflexe inconscient.

Vite mis à l'aise par les maîtres de la maison, il reprit rapidement possession de ses moyens et une conversation s'amorça.

Devant la compréhension de ses hôtes, qui lui parlaient de son œuvre et de la bonne influence qu'il exerçait, il livra son âme.

Lydia écoutait. Son attention et son sourire, ses brèves approbations témoignaient de l'intérêt qu'elle prenait à ce qu'elle entendait.

Heureux, subjugué par cette sympathie confiante, Philippe Jiromal se haussait à ses propres yeux. Il exposait maintenant ses idées pour Lydia seule.

Quand il repartit, il lui était tout acquis.

Lydia, presque comme une fiancée, l'accompagna

jusqu'au seuil, où ils se serrèrent les mains longuement, échangeant en un regard leur entente réciproque.

Il entra chez sa mère, le cœur en fête.

— Maman, j'aime !

Elle le contempla, ravie.

De santé délicate, affinée par la souffrance que lui causaient des névralgies insupportables, Madame Jiromal avait continué le commerce de mercerie que tenait déjà sa mère. On la voyait toujours pâle, chercher dans les boîtes le coton ou la laine qu'on lui demandait.

Mais, depuis que son fils gagnait plus largement, elle vivait avec lui et avait cédé son magasin. Elle désirait fort qu'il se mariât, parce qu'elle ambitionnait de prendre pension dans une maison religieuse. Elle voulait le calme sans avoir à faire d'efforts pour sourire quand elle souffrait. Elle avait trop vécu en souriant à ses clientes pour ne pas en être fatiguée.

Aussi fut-elle heureuse de la nouvelle qu'il lui apportait. Elle le laissa parler et ne fut pas étonnée.

Elle dit simplement :

— Je souhaite que nul nuage ne vienne assombrir ta joie. Du moment que M. l'abbé Détéor t'a guidé vers cette famille, c'est que tu pouvais y entrer.

Quelque temps après, il reçut une invitation de M. et Mme de Saint-Ande.

Quand il se sentit de nouveau dans cette atmosphère cordiale, un grand bonheur envahit son âme.

Lydia se trouvait tellement à l'aise avec lui, si proche par le cœur et le caractère, qu'elle racontait la vie qu'elle menait, elle et ses sœurs, dans le château de Saint-Ande.

Quant à Philippe, son cœur était rempli d'émotion et de tendresse. Il ne savait comment formuler son aveu, et il murmura doucement :

— J'aime et je respecte ma mère infiniment.

C'était dire : « Si vous pouvez épouser son fils, je serai vôtre ».

Elle répondit avec élan :

— Seriez-vous l'homme que je crois, s'il en était autrement ?

Ce fut le sceau de leurs fiançailles. Ils savaient maintenant tous deux qu'ils étaient liés pour la vie, devenus égaux par le cœur.

FIN

# UN SI JOLI RÊVE !

Par José REYSSA

---

## CHAPITRE PREMIER

L'express venant de Paris stoppa dans un grince-ment de freins, le long du quai de la petite gare de Caprérac ; quelques voyageurs, paysans ou petits bourgeois, mirent pied à terre, se dirigeant vers la sortie, cependant que le convoi, s'ébranlant à nouveau, reprenait sa course rapide.

Tout en remettant leurs tickets à l'employé de garde, les voyageurs en question échangeaient avec lui un bonjour, une plaisanterie, car tout le monde se connaît en ce coin perdu du Limousin. Aussi, le cheminot considéra-t-il non sans surprise la dernière personne qui se présenta devant lui et qu'il n'avait jamais vue.

C'était un homme d'une quarantaine d'années, au masque coloré et expressif, aux yeux gris doués d'un regard perçant.

*(A suivre.)*